

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Le drame éthiopien
Théâtre en province
Un évangile inconnu
Histoire d'un « Mémoire » inédit du comte de Gobineau
En quelques lignes...
La jeunesse française d'aujourd'hui
L'expédition Centre-Asie

Fernand DESONAY
Joseph CLAUTRIAU
Lucien CERFAUX
A. B. DUFF
* * *
Philippe de ZARA
Louis AUDOUIN-DUBREUIL

Le drame éthiopien

C'est le titre du dernier Monfreid. C'est le mobile — avoué, du moins — d'une crise sans précédent à Genève et dans la Méditerranée.

Je parlerai tout d'abord du livre de Henry de Monfreid. Les lecteurs de notre *Revue* connaissent, par les bonnes pages qui ont été publiées récemment, le coureur d'aventures et le très vivant écrivain. A l'heure où tant d'ignorances s'affrontent autour des guéridons du *Café du Commerce*, quand les publicistes les moins avertis jettent aux quatre vents du ciel leur poudre de perlimpinpin, il n'est pas inutile de lire sur l'Abyssinie le témoignage de quelqu'un qui connaît le pays pour y avoir vécu. Henry de Monfreid a raillé sans méchanceté ces reporters pressés qui, au terme d'une enquête de quelques jours, coupée de repas somptueux et de réceptions officielles, croient devoir sacrifier à la reconnaissance du ventre ou de la boutonnière. Le Négus, nous disent les agences, traite ses invités dans un décor de music-hall, — vaisselle d'or, larbins du plus beau noir à livrée vert pomme, — et il est permis de croire que l'Ordre du Lion de Juda comporte tout un stock de cravates, plaques et grand'croix.

Il n'y a pas si longtemps qu'une charmante dame, la comtesse de Jumilhac, a fait paraître, sur son voyage à Addis-Abeba à l'occasion du couronnement de S. M. l'empereur Haïlé-Sélassié, un reportage dont le moins qu'on puisse dire est qu'il était épidermique. L'Afrique ne se livre pas d'un seul coup. Il ne suffit pas de ramener sur ses valises fatiguées beaucoup d'étiquettes multicolores pour avoir pénétré l'âme des peuples et des races. Et c'est un aimable et galant badinage de prétendre que les femmes, à force de ruse diplomatique et de souple perspicacité, deviennent plus sûrement, plus rapidement que les hommes, le climat moral d'une terre étrangère. En réalité, si Henry de Monfreid parle congrûment de l'Ethiopie et des Ethiopiens, c'est qu'il a bourlingué depuis des années sur les côtes de la mer Rouge, de Djibouti à Moka, c'est qu'il a marché dans la poussière ardente, entre les rocs calcinés, sur la route de Harar où vont les caravanes. Un « corsaire nordique », a-t-on dit de lui. Mais un corsaire nordique chez qui rien ne subsiste plus du barbare blanc. Tannée par tous les soleils, par toutes les moussons, sa carcasse musclée est devenue presque aussi noire que celle de ces Ethiopiens dont le nom signifie, étymologiquement, « les hommes à la peau brûlée ».

Mais avant de rendre compte d'un volume (*Le Drame éthiopien*)

qui fait suite à un précédent témoignage (*Vers les terres hostiles de l'Ethiopie*), il importe de dissiper une équivoque. Le conflit qui oppose Mussolini au Négus a surexcité à tel point les passions que tout document paraît suspect que l'on veut verser au dossier. Parce que Henry de Monfreid a été reçu par le Duce, parce qu'il consacre à cette entrevue les dernières pages — très sympathiques — de son livre, certains l'accusent de s'être vendu. On rappelle que l'aventurier du hachich a encouru la disgrâce des autorités éthiopiennes. On parle d'une sentence d'expulsion prononcée contre lui par le Roi des rois (bien que Monfreid affirme qu'il n'en a jamais reçu notification officielle). Bref, nous aurions affaire à un témoin soudoyé. Il y des dossiers qui sentent le pétrole; celui-ci sentirait une fâcheuse odeur d'encens brûlé sur les autels du Licteur.

Il faudrait n'avoir point lu une seule ligne de Henry de Monfreid pour l'accuser de parti pris contre l'Ethiopie. « Je souhaite en mon cœur voir les Abyssins défendre courageusement leur terre, en intrépides guerriers, tels que l'histoire nous les montre. » Cette phrase que j'extrais de son dernier livre (et on pourrait en glaner des douzaines d'autres) suffit à réduire à néant la sottise accusation de ceux qui croient à la cavalerie Saint-George... d'Italie. Monfreid aime ces farouches Ethiopiens chez qui il a vécu les années les plus exaltantes, les aventures les plus folles. Mais il les aime à sa manière, qui est romantique. Exactement comme ces artistes attardés parmi nous et qui ne se résignent pas à voir mourir l'Italie des gondoliers, des pouilleries et des mandolines. Mussolini les révolte, parce qu'il a supprimé les mendiants, les tire-laine et les donneurs de sérénades. Henry de Monfreid avait fui, par delà le canal de Suez, la civilisation occidentale. L'Ethiopie l'avait séduit dans la mesure où elle jouissait d'un état social qui s'accordât avec les conseils de la terre, du climat, de l'âme africaine. Et voici que la vague de conformisme qui submerge la planète vient attaquer, à son tour, l'imprenable citadelle des hommes au noir visage! L'Abyssin va-t-il quitter sa cape de laine pour un complet veston? troquer sa mule saggar contre l'auto fabriquée chez Ford?...

On le voit, nous sommes en présence d'un amoureux du passé, d'un romantique qui ne s'ignore pas puisqu'il revient à chaque instant sur le prestige des belles légendes. Sans illusions, au demeurant. « Nous sommes au temps où doivent mourir toutes les légendes, hélas! La plus belle était peut-être celle de ce pays

qui eut la folie de la détruire pour jouer puérilement avec une civilisation de carton. »

On pourrait épiloguer sur ce point de vue qui est — j'y insiste — celui de Henry de Monfreid. Qu'il me suffise d'avoir fait justice d'un préjugé : le visiteur du Palais de Venise n'est pas un ennemi de l'Abyssinie, pas même un ennemi du Négus (« Haïlé-Sélassié est le seul homme de l'Empire ayant compris sa situation politique... » — « La figure de l'Empereur apparaîtra dans l'histoire grandie de tout l'héroïsme des luttes sans espoir... », etc.).

* * *

Les morts vont vite. Qui se souvient encore de cet officier français, l'administrateur Bernard, massacré avec un petit groupe de partisans et de gardes indigènes, aux environs de Dikil, dans la région du lac Abbé? Et pourtant, le conflit italo-éthiopien est né, lui aussi, d'un incident de frontière. Cinquante pages du dernier Monfreid sont consacrées à ce tragique drame du désert. Et il est impossible, je crois, de mettre dans la chronique des faits relatés heure par heure plus d'intensité poignante.

Laissons de côté, pour un instant, l'aspect politique de l'affaire Bernard. Henry de Monfreid se révèle, ici, un écrivain du plus sûr, du plus sobre talent. Déjà dans le chapitre I^{er} (« Les sauteurs de sources »), il avait réussi, par une sorte de magie incantatoire, à faire partager à son lecteur la morne hébétude de ces caravaniers qui, tout au long des pistes sans fin sur le sable rouge, marchent vers le puits... ou vers l'horrible mort par la soif. Pour rendre ces sensations que la phrase de Monfreid, que les mots de Monfreid expriment sans effort, il faut avoir connu la morsure du simoun, la menace des vautours, la désespérance des nuits sans lune. Comme nous sommes loin des fantaisies, d'ailleurs charmantes, de ce plaisantin de génie qui signait l'*Atlantide* ! Pierre Benoît ne réussissait guère qu'à nous divertir. Un Psichari lui-même (songez à *Terres de soleil et de sommeil*) ne parvient pas à nous donner, comme Henry de Monfreid, ce coup de marteau sur le crâne qui doit bien être l'effet de l'insolation au désert. Chez le petit-fils de Renan, la méditation philosophique contraire, oserions-nous dire, l'impression — toute physique — de l'homme perdu au sein des terres hostiles, parmi d'autres hommes, ses frères inhumains. L'art est, dans le cas de Monfreid, si proche de la nature qu'il n'est plus permis de parler d'artifice. Sur les rives du lac Assal, devant ce gravier aux grains ronds comme des œufs d'oiseaux, face à cette nappe prodigieusement claire, prodigieusement bleue, d'où monte le vertige des abîmes, il faut déclasser toute une littérature qui commence à Lamartine et qui continue par Fromentin.

Bernard est mort pour avoir péché par imprudence. Mais l'imprudence s'appelait, ce matin-là, héroïsme. Il est bon que des soldats à peau blanche, sur le sol d'Afrique, donnent à l'indigène une leçon. Une leçon qui n'est pas perdue. L'administrateur nourrissait sous sa tente un enfant de huit ans, un petit Somali trouvé errant sur un champ de bataille et qu'il avait recueilli. Cet enfant, « on le vit refléter une sorte de sérénité intérieure quand on raconta devant lui les détails du combat. On fut sur le point de s'indigner d'une pareille ingratitude. Mais il dit, avec une fierté contenue, en élevant son regard limpide des enfants du désert et des gazelles :

— Tu as vu comment il est mort, mon père?

L'affaire de Dikil avait mis en lumière les hautes vertus d'un lieutenant de vingt-cinq ans. Elle avait aussi permis de faire toucher du doigt (et Henry de Monfreid le dit, courageusement, sans nul détour) le vice d'un enseignement — l'enseignement de l'Ecole coloniale — où l'on sacrifie l'étude des algues indigènes

aux notions théoriques d'ethnographie, de droit international, de sciences morales et politiques. Enfin, il révélait à l'Europe la barbarie profonde de ces hordes nomades des frontières abyssines qui, échappant à toute autorité, tuent pour le plaisir de faire couler le sang, pour la joie sadique de mutiler d'un coup de djembia la victime encore pantelante, de lui arracher le cœur et le foie que l'on jette en pâture à des chevaux renouvelés de Diomède.

A ce propos, Henry de Monfreid semble indiquer quelle est la vraie faiblesse de l'empire éthiopien. Les provinces périphériques (comme celle d'Aoussa) n'ont jamais été à proprement parler conquises par Ménélik. Situées à des centaines de kilomètres de la capitale, elles ne peuvent être organisées sous le contrôle de l'Etat. Trois ou quatre millions d'Ahmara sont incapables de civiliser des territoires sauvages, incultes, qui les « ceinturent » et qui les étouffent. C'est encore un point sur lequel il faudrait s'étendre longuement.

* * *

Les chapitres, d'ailleurs fort pittoresques, où Henry de Monfreid conte les dramatiques péripéties du voyage qui va le conduire des sables d'Obok à Massawa d'Erythrée offrent surtout un intérêt littéraire. Le récit de la tempête est « filé » de main de maître. La barque est légère; la houle, violente; les récifs, meurtriers. Il y aura naufrage. Mais l'invocation des marins indigènes à Moïse (« Moussa ») obtiendra du Ciel que cette mer Rouge soit encore le théâtre d'un miracle insigne. Et le manuscrit du *Lépreux*, que Henry de Monfreid emportait dans son mince bagage, sera sauvé des eaux!

Paris-Soir avait chargé l'aventurier du hachich d'un reportage en Erythrée. A Massawa (que les communiqués de presse écrivent plus volontiers Massaoua), Monfreid est témoin des débarquements de chemises noires. L'écran a popularisé les scènes d'enthousiasme patriotique qui saluent, sur les quais de Naples ou bien de Gènes, le départ des transports pour l'Afrique orientale. Il ne faudrait pas sous-estimer ce facteur psychologique. Les observateurs impartiaux s'accordent sur ce point : l'Italie de 1935, l'Italie d'automne et des préparatifs de guerre, part pour l'Ethiopie comme les croisés partaient pour la Terre Sainte. Les volontaires sont si nombreux, si pressés d'obtenir le casque et les lunettes noires que les bureaux de recrutement ne suffisent plus à la tâche. Dix-neuf mille mutilés de la dernière guerre ont demandé — individuellement — la faveur de servir encore! Et je songe à Giuseppe Bottai, ancien ministre des Corporations, gouverneur de Rome, un des « espoirs » du régime, qui vient de remettre entre les mains du Duce les clefs d'or de la Ville Eternelle pour s'engager, comme simple capitaine, dans les rangs de l'armée d'Afrique.

Henry de Monfreid a noté tout cela. Il l'a noté avec ce sens de la relativité, diraient les mathématiciens, que lui donnent ses fréquentations africaines, sa longue expérience des hommes et des choses de la mer Rouge. Ecoutez plutôt : « Comme tous les Français, j'ai entendu souvent plaisanter l'Italie; moi-même, je ne me suis point privé de rire de pas mal de côtés ridicules, pour nous tout au moins... Je sens aujourd'hui que tout cela est changé. »

Asmara, est cette ville italienne, cette ville toute neuve que les pioches des descendants de Romule ont fait sortir du sol érythréen. Et c'est aussi comme le tremplin d'où l'armée d'invasion doit s'élancer vers la citadelle d'Adoua. Les légionnaires de César, au lendemain de la conquête, construisaient des routes. Ici, c'est à la veille des batailles sanglantes qu'il faut jeter le pont sur le torrent, élargir la piste muletière. Monfreid a parcouru

cette chaussée militaire où la circulation à sens unique (12 heures pour les convois qui montent, 12 heures pour ceux qui descendent) permet d'alimenter la base d'Asmara. Il se dégage de sa relation, à la fois vivante et sobre, une impression de respect pour l'effort titanesque que poursuivent sous un ciel implacable les croisés d'Erythrée.

Il convient de s'arrêter un instant à l'interview que voulut bien consentir à l'envoyé spécial de *Paris-Soir* le général de Bono, gouverneur de l'Afrique orientale, l'un des quadrumvirs de la Marche sur Rome.

« Nous voulons bien avoir une frontière avec un pays bien défini, soumis à un pouvoir responsable, mais nous ne pouvons accepter de confiner à des régions barbares, où des chefs pratiquement indépendants tyrannisent des peuples qui auraient le droit de jouir de leur travail. » Pareil langage, aussi digne que mesuré, ne trace-t-il point la voie à ceux qui cherchent, par une solution équitable, à satisfaire, suivant la recommandation du Pape, les « justes besoins d'expansion d'un bon et grand peuple »?

Quant à l'esclavage, le général de Bono prononce, encore une fois, des paroles de bon sens. J'ai toujours déploré, pour ma part, que certains journalistes italiens, entraînés par leur zèle, donnent l'impression de mettre au premier plan des revendications mussoliniennes le souci, pour la Rome latine et civilisatrice, de faire tomber en Afrique orientale les dernières chaînes des derniers serfs. En réalité, l'esclavage éthiopien, dans la plupart des cas, est un esclavage domestique. Le général de Bono le reconnaît de la meilleure foi du monde, quand il déclare : « L'Ethiopien est meilleur pour son esclave que pour les malheureux peuples qu'il a réduits au servage. » Qui veut tuer son chien, le déclare enragé. Il ne faudrait pas que l'Italie, sous prétexte de multiplier les arguments en faveur de l'expédition d'outre-mer, s'avisât de dénaturer les faits. L'esclavage existe en Abyssinie. Il continue d'exister malgré des promesses qui ont été solennellement enregistrées et qui n'ont pas été tenues. Mais ce serait verser dans la sensiblerie que de se représenter des millions de serfs enchaînés, soumis aux pires caprices de maîtres sans entrailles. La lutte antiesclavagiste n'est qu'un des mobiles accessoires de l'intervention du Duce.

* * *

Et cependant, malgré ses sentiments d'affection pour le peuple éthiopien, Henry de Monfreid ne peut s'empêcher d'exprimer, dans deux ou trois chapitres qu'il consacre à des traits de mœurs locales (*Le Voyage du pendu*, *La Loi du talion*), les répugnances qu'éprouve tout homme bien né devant certaines manifestations de la cruauté abyssine.

Il faut faire la part des conventions. En Ethiopie, tout condamné survivant à son exécution est considéré comme protégé par l'intervention divine et laissé en paix. En Amérique, en pareil cas, les pauvres bougres manqués par la « chaise » sont électrocutés à nouveau ! Quoi qu'il en soit, les actes de férocité commis par les Ethiopiens dans l'exercice de leur droit de justice ou de leurs traditions guerrières sont assez nombreux et assez horribles pour justifier l'épithète de « barbares » que les Italiens leur infligent à toute page dans leur réquisitoire genevois. L'histoire des prisonniers d'Adoua est à faire frémir. Ils étaient plus de deux mille, liés par des courroies à bâter les mulets. Les soldats de l'armée victorieuse tranchèrent avec leurs coutelas les membres — la main droite et le pied gauche — de ces malheureux, condamnés de surcroît à la plus déshonorante des mutilations. De grands brasiers fournissaient la cendre brûlante où les exécutés pouvaient plonger leur moignon sanglant pour

arrêter l'hémorragie ! On songe avec horreur au traitement que ne manqueraient pas d'infliger les guerriers de Haïlé-Sélassié aux soldats de Mussolini que le hasard d'une embuscade ferait tomber entre leurs mains.

Oui, certes, la guerre est impie. Et personne ne désire la guerre. Au moment de clore son *Drame éthiopien*, Henry de Monfreid s'arrête à contempler la province du Tigré qui s'étale sous ses yeux. Comme Moïse devant la Terre Promise, il sent monter à son cœur une bouffée de tendresse. Les souvenirs du passé accourent du fond des horizons de la Somalie cuivrée, des rives d'Obok aux tempêtes cruelles, de la mer d'Aden redoutable aux navigateurs. Le romantisme aidant, le « corsaire nordique » pleurerait volontiers sur la ruine prochaine (« Et tout cela doit mourir... ») de cette barbarie éthiopienne, qui n'est peut-être, à tout prendre, qu'une autre forme de civilisation. Mais ce n'est là, il faut bien l'avouer, qu'un sentiment purement décoratif. L'Ethiopie ne peut demeurer, jusqu'à la consommation des siècles, une curiosité de musée. Elle évoluera. C'est dans la nature des choses. La guerre qui vient n'est que le premier stade de cette évolution nécessaire. Henry de Monfreid n'aurait-il pas vu juste, quand il prophétise : « Certes, elle y perdra beaucoup de territoires, probablement toutes les provinces jadis conquises, ses colonies, mais à ce prix seulement l'Ethiopie peut devenir une nation viable »?

Voilà la leçon d'un livre qui sonne — tragiquement — l'heure où nous vivons. Monfreid, cet aventurier des mers chaudes et des déserts, est aussi un historien. *Le drame éthiopien*, où ne manquent ni les tableaux hauts en couleur, ni les anecdotes prises sur le vif, ni même les documents photographiques (près de 60 illustrations commentent le texte), ce récit de voyage et de bonne foi a la valeur d'un cri d'alarme. C'est ce qui lui donne — outre ses vertus littéraires, qui sont grandes, — sa résonance grave et sa lourde signification.

* * *

J'ai dit tout à l'heure qu'il était difficile d'aborder, en ces jours d'automne, la question italo-abyssine sans tomber dans les excès qu'engendre la passion. Ce n'est point mon propos d'examiner ici tous les aspects d'un problème complexe et où, comme dans l'Affaire Dreyfus, partisans et adversaires du Duce engagent toutes leurs raisons de craindre et d'espérer. Je manquerais cependant à un devoir de sincérité si je n'affirmais pas hautement, publiquement, en conclusion de cet article, que je suis, de tout mon cœur et de toute ma raison, du côté de l'Italie.

Et je voudrais, pour finir, en quelques propositions très simples, justifier — s'il est nécessaire — mon attitude.

1^o La politique est une question de faits. La notion même de traité est essentiellement relative. A preuve : on dit « les » traités, et non pas « le » traité.

— Les Allemands, m'objectera-t-on, sont donc dans leur droit quand ils déchirent le Diktat de Versailles ?

— Ne déplaçons pas la question : nous sommes, nous Belges, dans notre droit et nous remplissons notre devoir quand nous empêchons les Allemands *par la force* (force de notre armée, de nos frontières, de nos alliances), de violer le sol de la patrie.

2^o C'est raisonner dans Sirius que d'établir une sorte d'équation entre E (l'Ethiopie de S. M. Haïlé-Sélassié) et I (l'Italie mussolinienne). Si la Société des Nations fait asseoir les délégués de ces deux peuples à la même table, si elle leur garantit les mêmes droits, la Société des Nations se trompe et elle nous trompe. Comment ne voit-on pas que mettre sur le même pied Rome et Addis-Abeba, c'est sacrifier à ce mythe jacobin de l'éga-

litarisme : un peuple vaut un peuple, une langue vaut une langue, un électeur vaut un électeur?

3° Si l'on m'objecte que l'Italie est responsable, en partie du moins, de cette admission de l'Ethiopie à Genève, je réponds que l'erreur d'hier ne légalise point l'erreur de demain.

Au surplus, Mussolini lui-même, dans son entretien avec Henry de Monfreid, avoue qu'il a d'abord songé à une collaboration pacifique : « Conquête, protectorat... des mots d'un autre temps; on peut collaborer sans asservir. J'ai donné aux Ethiopiens une zone franche pour accéder à la mer; j'ai construit la route promise jusqu'à la frontière. Mais eux n'ont rien voulu faire, et j'ai compris trop tard que le Négus n'avait pas le désir de se vouer à son peuple. » Le politicien à courtes vues est comme l'homme absurde : celui qui ne change jamais.

4° Dis-moi qui te hait : et je comprendrai qui tu es.

Nous assistons, depuis quelques semaines, à un déchaînement de passions contre l'Italie mussolinienne. De la franc-maçonnerie aux organisations communistes, en passant par Léon Blum, c'est à qui sonnera l'hallali de ce Duce maudit, l'Ennemi public n° 1. Jamais le crayon de Sennep n'a été plus féroce que dans le dessin de *Candide* où l'on pouvait voir, entourant le maréchal Rickett, les ras Guernut, Longuet, Frot, Paul Faure, Basch, Daladier, Jouhaux, Vaillant-Couturier et *tutti quanti*. En Belgique, la coalition se dessine, pareillement équivoque. Les meetings pour la paix dégénèrent bien vite en réunions de propagande pour Moscou.

5° On ne voudrait pas découvrir la tiare pontificale. Laissons à quelques impudents le triste soin de se réclamer, sur les tréteaux, de la parole du Pape, quittes à faire huer le Pontife romain par une salle de rouges? J'ai rappelé les mots de Pie XI sur les « justes besoins d'expansion » d'un « bon et grand peuple ». J'ajouterai que l'évêque d'Ancône — et qui n'agit point sans doute sans l'aveu du Pasteur suprême — a fait lire dans toutes les églises et afficher sur tous les portails une proclamation par laquelle il adresse ses vœux aux « hardis soldats d'Italie qui vont répandre la civilisation et la foi chrétiennes sur la terre d'Afrique »; et il conjure les fidèles de prier pour la victoire des drapeaux de Savoie.

Autre fait, qui a bien son importance : les autorités fascistes ont obtenu le concours sans réserves des autorités ecclésiastiques pour le signal de la mobilisation générale des forces du parti. Au moment où j'écris, les cloches ont peut-être sonné dans les campaniles, qui appellent sur la place publique quelque dix millions de chemises noires.

6° La position de la Belgique, en face du conflit italo-éthiopien, me paraît claire. Notre intérêt et notre sentiment s'accordent pour nous dicter une neutralité bienveillante à l'égard de l'Italie, notre alliée de la Grande Guerre, de l'Italie qui nous est unie par des liens dynastiques, par une communauté de civilisation latine et de foi catholique; sans compter que les légions de Mussolini sur le Brenner (qu'on se rappelle la mobilisation italienne au lendemain de l'assassinat de Dollfuss) sont la plus sûre sauvegarde de la paix sur le Rhin.

7° Il faut bien dire un mot des officiers belges qui ont pris du service chez le Négus. La mission militaire officielle est, ici, hors de cause. (Bien qu'il soit regrettable, pour des raisons de sentiment, que le drap kaki de nos jass de l'Yser ait servi à vêtir à l'européenne les mutilateurs de cadavres.)

A l'égard des officiers de réserve qui ont vendu leur épée pour 10,000 ou 15,000 francs par mois (six mois payés d'avance),

mon jugement sera bref : ce sont déjà des mercenaires et qui seront, demain, des déserteurs.

* * *

Le drame éthiopien n'est pas seulement sur les confins de l'Erythrée et de la Somalie, là où les fusils pourraient, au moment où vous lirez cet article, avoir fait parler la poudre. Le drame est aussi dans les cœurs, dans les intelligences.

Nous repoussons les solutions des légistes à ceillères, des pacifistes plus enragés que ces chevaux des Assaïmara qui dévorent le foie et le cœur, des antifascistes qu'aveugle la haine imbécile et mauvaise.

La guerre pour la guerre est détestable. L'Ethiopie du Négus n'est pas un pays capable de faire l'effort de civilisation qu'exigent de lui ses obligations genevoises. L'Italie, qui veut vivre, faire vivre son peuple sobre et laborieux, a pour elle l'enthousiasme de ses légions, le droit à la sécurité, au respect des conventions librement consenties (voir l'article de M. Terlinden dans la *Revue catholique des idées et des faits*).

Je suis pour l'Italie, pour la paix romaine dans une Ethiopie devenue, selon l'expression de Henry de Monfreid, une nation viable.

Un dernier mot : un souvenir personnel.

Il y a quelques années j'errais sur la montagne apennine, en quête d'une vaine Sibylle que sa caverne défend des indiscretions et des archéologues. Egaré vers la minuit à quelque 2,000 mètres d'altitude, j'eus la chance de tomber sur un pâtre plein de gentillesse. Par les éboulis rocailleux, il me conduisit au bon gîte. Je fus accueilli, conforté. Les tomates grillées et le vin cru étaient l'offrande des pauvres montagnards à l'hôte nocturne. Puis, on sella le mulet pour me ramener à l'auberge.

Mon guide marchait devant la bête qu'il dirigeait de la voix, sous les étoiles. Nous fîmes conversation. Je lui appris que j'étais Belge. Ce fut le signe d'une grande joie. Pour ce jeune berger, qui n'avait jamais quitté ses alpages, la Belgique apparaissait comme la terre de l'honneur. Jamais je n'ai mieux compris que cette nuit-là le sens profond de l'amitié belgo-italienne.

Il ne faut pas galvauder les puissances de sentiment, les mots d'idéal, de désintéressement, d'héroïsme ou de gloire. Rickett est roi; et le pétrole empuantit l'atmosphère des chancelleries. Mais le souvenir de mon pâtre apennin me fait mal quand je vois, sur l'écran de Cinéac, des demi-nègres en kaki et casquette plate qu'instruisent pour la guerre contre l'Italie des officiers de mon pays.

FERNAND DESONAY,
Professeur à l'Université de Liège.

CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique
des idées et des faits

Théâtre en province

EXPÉRIENCES

Est-il possible de jouer du classique sur la scène de nos cercles d'œuvres catholiques, comme cela se fait trop rarement sur celle de nos collèges et de nos pensionnats? Question qu'aucune discussion ne résoudra. Le fait seul peut répondre. Marcher démontre la marche. On fut amené à cette question après en avoir résolu une autre : nos cercles dramatiques d'œuvres peuvent-ils aisément se dégager du théâtre « patronage », de la « pièce sociale » ou d'« action catholique » au profit d'ouvrages de réelle valeur artistique?

Nous voudrions dire comment cette double question reçut une réponse affirmative.

L'histoire est agréable à conter.

* * *

Vers 1932, dans une petite ville industrielle de Wallonie, un cercle de jeunes filles faisait ce que font un peu partout de nombreux cercles semblables : deux fois par an ces demoiselles jouaient pour les Œuvres de la paroisse l'une ou l'autre pièce d'intention pieuse et moralisatrice empruntée au répertoire habituel du genre. Ces pièces de valeur littéraire médiocre, elles ne les interprétaient point sans talent. Prononciation dépouillée d'accent du terroir, intelligence du texte, diction naturelle, quelques natures fines, chez toutes beaucoup d'application.

Au cercle d'études de la J. I. C. F. on leur suggéra le désir de faire mieux. Elles-mêmes se rendaient compte que le public se lassait du préchi-précha de leurs sermons mal camouflés, elles souhaitaient autre chose. Elles comprirent vite que le théâtre c'est d'abord du théâtre; qu'on n'y vient point, même dans une salle catholique, pour s'y faire moraliser; que si le dramaturge incorpore à son œuvre quelque leçon il la doit faire accepter, sans laisser sentir son intention, par les moyens dont dispose le théâtre lui-même. Elles comprirent aussi que c'est faire honneur au nom chrétien et aux organisations catholiques que choisir des œuvres d'indiscutable valeur. Sans avoir la prétention de fixer le catalogue des chefs-d'œuvre et celle de s'y tenir, on pouvait trouver — elles s'en rendaient compte — de nombreux ouvrages signés d'un nom connu, de réel talent.

Enfin ne fallait-il pas faire au public l'honneur de le croire capable de goûter des choses vraiment belles, capable de se laisser former le goût?

Quelques causeries sur le théâtre, quelques lectures et l'on fut convaincu qu'il y avait une belle partie à gagner.

Par quoi, par qui commencer?

Par celui-là même qui a écrit tout un théâtre pour remplacer l'autre sur nos scènes catholiques, le rénovateur du théâtre populaire chrétien : Henri Ghéon.

On choisit la *Bergère au pays des loups*. C'était l'hiver 1933.

Écrite « pour le peuple fidèle », cette vie de sainte Germaine de Pybrac rend présentes sous les gestes ordinaires de la vie chrétienne de tous les jours le surnaturel latent et fait voir dans les démarches naïves de la plus spontanée des petites villageoises, de la très sainte Germaine Cousin, les leviers célestes, les vrais, de nos vies et les merveilles de la grâce. Cependant aucun rôle ne s'écarte de l'échelle humaine. Si des anges passent, leur présence est postulée par l'angélique enfant dont ils sont nor-

malement les frères. Et le loup, botté, masqué de velours noir, la dague au flanc, brigand sorti d'une illustration de fablier et derrière qui l'on sent le « malin », le « grapin », réalise, sans qu'on puisse s'en étonner, les peurs inscrites dans la tradition paysanne. C'est écrit pour le peuple fidèle, — et c'est plein de leçons, — mais c'est écrit par un artiste et la leçon entre, sans qu'on s'en doute, avec l'émotion du drame.

Nous nous souviendrons toujours du silence tendu d'un auditoire de cinq cents personnes. Après l'émouvant miracle des fleurs nées aux plis du tablier de la charitable pauvre, Germaine, devant les villageois agenouillés, récite au tintement de la cloche l'*Angelus* jusqu'au dernier mot du troisième *Ave*. Nul couvent de moniales oncques n'écoula l'*Angelus* comme on l'écoula ce soir-là... au-dessus de la terre.

A chaque baisser du rideau : « Que c'est frais, quelle pureté, que c'est bon! »

Et d'une : vrai théâtre et vrai théâtre chrétien, avec tout son merveilleux, accepté d'enthousiasme par un auditoire populaire conquis.

* * *

Pour multiplier les points de comparaison, on s'essaya en de moindres circonstances à la truculence d'une farce du Moyen âge ; celle du *Cuvier*. Concentrant l'effort de trois acteurs sur quelques scènes alertes, l'interprétation de ce court morceau oblige à d'excellentes gammes, à de délicats arpegges. Formation du public, formation des interprètes.

Mais on voulait un coup marquant. Janvier 1934 : la lecture de la *Fille de Roland* emballe la troupe. Songez donc, les pures amours de Gérald et de Berthe et leur sacrifice et... les larmes que tout cela tire des cœurs de vingt ans...

« Ose-t-on? — Risquons-nous la partie? »

C'était assez audacieux. Un seul rôle féminin et à côté de Berthe : Charlemagne, Ganelon, Gérald... Gare au ridicule! On se souvient d'*Esther* et des demoiselles de Saint-Cyr. Racine n'avait point craint. Est-ce que Ganelon tomberait dans le ridicule plus vite qu'Aman? Charlemagne, qu'Assuérus? On crut solide l'avis de Racine, et l'on s'y tint.

En avril, par deux fois, la *Fille de Roland* connut un beau succès.

Et, sans doute, au premier abord était-on tenté de s'étonner. Une nuance dans le geste, un timbre de voix révélait la jeune fille. Mais comme toujours en pareil cas, si le jeu est vivant, la diction émouvante, l'adaptation se fit très vite. L'espace de cinq minutes les nerfs subissent un peu d'agacement, mais dans l'optique théâtrale se fait une mise au point rapide, un correctif s'établit dans l'imagination... et l'on n'y pense plus. Les grands rôles furent tenus très honorablement, personne sous le haubert ne frisa le ridicule; le public, fortement pris, applaudit à tout rompre.

La figuration, très nombreuse, accusa quelque malhabileté dans les mouvements de scène. Ce fut le côté faible de l'exécution. Romantique par la succession de ses coups de théâtre, la tragédie de Bornier, que Faguet, il y a vingt ans, estimait « la seule belle tragédie écrite depuis les drames romantiques », tenait encore son public, incapable de refuser ses larmes au douloureux amour de Gérald et de Berthe.

Lorsqu'un auditoire de petite ville, bourgeois et ouvriers mêlés, s'est laissé monter à l'émotion, il lui faut une détente. Pour satisfaire à ce rite et en même temps garder les mêmes préoccupations de valeur et de formation, on compléta le spectacle en revenant à Ghéon. L'*Impromptu du charcutier*, c'est-à-dire la légende de Saint-Nicolas et des trois enfants « qui s'en allaient glaner aux champs » servant de support à la satire très moderne

du machinisme à outrance et de la surproduction... dérouta le public depuis toujours habitué aux formules de Labiche, Courteline et autres amuseurs du moindre lignage. Mais il fallait une première rencontre avec les formes neuves du théâtre moderne. Un second contact serait meilleur. Il faut poser des jalons, ménager des points de comparaison.

* * *

A l'occasion de cette représentation de la *Fille de Roland*, le *Rappel* de Charleroi écrivait : « Plus aisément que les vagues sentimentalités ou les naïseries de pièces « pieuses », la vérité d'une grande et belle œuvre trouve un naturel écho chez ces âmes neuves (des interprètes), et précisément l'un des charmes de ces interprétations d'amateurs, c'est la spontanéité, la fraîcheur d'accent que l'on rencontre chez ces artistes sans métier ni ficelles, pour traduire les sentiments grands et forts excités en elles par le texte bien compris. »

Il ajoutait : « On peut constater que plus vite et plus vivement que les jeunes gens, les jeunes filles goûtent les classiques; l'intuition féminine très rapidement rejoint et pénètre le fonds humain, les grands sentiments universellement humains qui sont la substance des classiques. Nous estimons qu'il n'est pas utopique d'entrevoir — si on veut s'y mettre — le jour où nos classiques seront au répertoire de la J. I. C. F. ».

La question était posée, on décida de la résoudre.

Sans doute de sérieuses objections se présentaient à l'esprit. Le grand mot de classique n'allait-il pas effrayer? Et n'était-ce pas là théâtre inintelligible pour l'auditoire populaire? Et les interprètes? Leurs études d'école moyenne, pour bonnes qu'elles aient pu être, les avaient-elles préparées à semblable tâche?

On estima que l'humanité des classiques, malgré ça et là quelque obscurité due à l'affabulation, toucherait nécessairement le public. D'ailleurs on peut toujours « présenter » une pièce, en quelques brefs moments d'introduction mettre au courant un auditoire déterminé. On n'y manqua point par la suite.

Les interprètes? Elles comprendraient et sentiraient.

Puisqu'il s'agissait d'une troupe de jeunes filles, il était normal de choisir dans le théâtre classique la première œuvre qu'un auteur de génie ait écrite pour jeunes filles. Lorsqu'on suggéra *Esther*, ce fut le brouhaha.

— Après la *Fille de Roland* si émouvante, si mouvementée? Non. Ce sera pâle.

— Ce n'est pas intéressant!

— Nous avons lu cela en classe, c'est moche!

— Ça n'emballera personne!

— C'est rasoir!

— Zut!!

Pour éclairer les esprits on proposa de donner un supplément aux réunions normales du cercle d'études de la J. I. C. F. et de tenir « cercle littéraire ». Une première réunion permit une lecture expressive des trois actes (et des chœurs. Elle démontra que contrairement à l'avis de Jules Lemaître, *Esther* n'est pas une colombe roucouillante et gémissante, mais, textes en mains, une femme au cœur fort, une Juive subtile dont les évènements opportuns ne sont peut-être pas uniquement dus à la terreur que lui inspire Assuérus...

Ce soir-là *Esther* avait déjà moins mauvaise presse. Trois autres réunions permirent de disséquer les caractères et de démonter les rouages bien simples de l'action. On conclut : « C'est plus intéressant, plus beau que nous le pensions. »

Il y avait les chœurs : nouveauté! Mais nouveauté redoutable : « Nous ne sommes pas assez bonnes musiciennes, et puis il faudrait un orchestre !... » On arrangea toutes choses

en suggérant : « Ne chantez pas les chœurs, dites-les. » Evidemment Racine n'a pas prévu cela; il a voulu la musique... Tant pis : on verrait, par ce temps où les chœurs parlés sont de mode, ce qu'on obtiendrait en parlant ceux de Racine. Ils sont si harmonieux à dire, si pathétiques!

On s'y mit, avec une pointe de résignation... et en octobre 1934, six mois après la *Fille de Roland*, la tragédie de Racine obtint un succès plus franc et plus mérité que la pièce de Bornier.

Le jeu des interprètes était plus serré et le chœur évoluant avec précision disait avec ensemble et justesse.

Tout le spectacle donnait l'impression d'une chose bien au point, d'une belle unité. Le public écouta non seulement sans broncher, mais avec une sorte de piété fervente.

La démonstration était faite. Racine avait été compris, goûté, applaudi par le public mêlé d'une salle d'œuvres.

On voulut tenter une contre-épreuve.

Le public qui avait entendu les œuvres qu'on vient de dire avait subi un entraînement certain. Et puis, il s'agissait de concitoyennes, filles et sœurs, voire fiancées de ceux qui les applaudissaient. Ailleurs, qu'est-ce que cela donnerait?

Un dimanche, après vêpres, la troupe gagna une paroisse voisine, beaucoup moins bourgeoise. Un public nettement démocratique écouta *Esther* avec un religieux respect et l'applaudit chaleureusement.

La confirmation était entière.

Ces deux séances s'étaient terminées par le *Grand duel de l'ermite et du dragon*, de Ghéon. Le monstre : Tarasque ou « Lumeçon », qui parle, dévore et se meut comme chez soi au milieu d'un village affolé n'est que le diable lui-même, vaincu finalement par saint Ernel qui l'oblige à restituer les victimes entraînées dans son antre. « Bouffonnerie, scène de mœurs, morale édifiante, tout y est, tout s'y mêle dans la joie des enfants de Dieu, cela rappelle saint François »; ainsi disait le *Rappel*.

Mieux que l'*Imprévu du charcutier* cette diablerie trépidante et édifiante fut goûtée du public un peu tendu par la tragédie.

* * *

Ghéon, Bornier, Racine, les « artistes » emballées et confiantes en elles-mêmes, un public s'élevant progressivement; pouvait-on songer à monter plus haut?

Car il faut l'avouer, parmi les classiques, *Esther*, de par la volonté de son auteur, est à part. Après cette tragédie, laquelle aborder? Il y avait matière à réflexion. En attendant une solution prudente, on pouvait se tourner d'autre côté, faire autre chose. Et il fallait faire quelque chose; la caisse insatiable des œuvres de charité l'exigeait et l'équipe ne demandait qu'à marcher.

C'est le moment d'ouvrir une parenthèse. On se tromperait si l'on s'imaginait grisée par le succès cette troupe heureuse. L'entreprise avait visé à élever le goût de la troupe et du public. Cet état d'esprit, cette volonté d'apostolat intellectuel et moral demeuraient intacts. Nulle autre ambition que celle de bien faire et de faire le Bien. Un rare esprit d'équipe tenait — et continue à tenir — à distance toute ambition personnelle, toute vanité. Pas l'ombre de jalousie, ni de rivalité. La loi non écrite du groupe, mais acceptée de toutes, exige chrétiennement que le premier rôle d'aujourd'hui prenne sans discussion la dernière place, si le bien l'exige, demain.

Fermons la parenthèse.

Donc il fallait faire autre chose. Quoi?

« Que jouer? disent souvent ceux-là qui continuent à traîner dans nos salles catholiques les oripeaux naphthalinés d'un théâtre périmé, qui n'eut jamais ni nerf, ni vie. »

A vrai dire on n'a que l'embarras du choix, si l'on veut chercher un peu. Le théâtre de Ghéon offre des ressources pour combien de saisons! Qu'on pense seulement à *Bernard de Menthon*, aux *Trois miracles de Sainte-Cécile*, et moins haut : le *Conte des trois jeunes filles à marier*, et cette délicieuse *Epiphanie* écrite pour instruire en les charmant les petits et capable de faire les délices des grands, et d'autres... Et à côté de Ghéon, les œuvres émouvantes, amusantes, délicates ne manquent pas. *Gringoire*, de Théodore de Banville, par exemple. Pourquoi pas? Il y a juste quelques lignes à omettre. Le *Mystère des saints dormants*, de Geneviève Hennet de Goutel; *Jean-Marie*, d'André Theuriet, et encore l'amusant *Chapeau chinois*, de Franc-Nohain, et la *Casaque* d'après Molière et, de Molière, les *Précieuses ridicules*...

Tout ceci n'est pas d'égale valeur, mais toutes ces œuvres, faites de main d'ouvrier valent qu'on s'y arrête.

Pour que saint Nicolas pût passer dans la cheminée ses cadeaux traditionnels aux enfants de la *Ligue féminine*, on mit à l'affiche trois pièces brèves de genres très différents.

Il y a dans l'œuvre de Ghéon une perle de lyrisme chrétien qui s'appelle : *La Fille du sultan et le bon jardinier*, conte mystique, inspiré d'un *lied* flamand. Trois petits actes, trois tableaux qu'il faut lier par un peu de musique grave, pendant qu'on modifie le décor d'ailleurs très simplifié.

Un poème mystique! Ceci était une nouvelle expérience. Qu'en dirait l'auditoire?

Tout le monde ne pouvait pas goûter complètement, ni épuiser le sens de cette évocation. N'empêche qu'elle émut fortement l'ensemble du public. En contraste, opposant deux manières dans des œuvres d'inspiration chrétienne et toutes deux œuvres de convertis : le *Pater* de Fr. Coppée. Ceci bien à la portée de tous. Un acte d'opérette sans prétention, d'une musique agréable et facile complétait ce programme varié.

* * *

Le temps passait, il fallait prévoir la grande séance de fin de saison : la fête de la J. I. C. F.

D'avoir compris et incarné une jolie série de personnages, de psychologies si diverses, les interprètes se sentaient davantage capables de recherches nouvelles. Elles papotaient : « Les grandes de telle institution ont donné l'hiver dernier *Polyeucte* ».

— Corneille? Moi je préfère Racine, c'est plus émouvant!

— Tout de même, relisez *Polyeucte*!

— Et le *Cid*, donc!

— Eh oui : le *Cid*, mais c'est si proche de la *Fille de Roland*!

Celles qui avaient plus de lecture ne trouvaient pas exagérer l'audace, après *Esther*, à considérer ces perspectives.

A la réflexion, cependant, elles s'en rendaient compte : les possibilités du choix sont limitées pour une troupe de ce genre. *Polyeucte*, le *Cid*, *Bérénice* peut-être; *Andromaque*, il n'y faut pas songer, — *Iphigénie en Aulide*.

— Eh bien, voilà : *Iphigénie en Aulide*! Jouons *Iphigénie*!

Alors quelqu'un qui avait son idée de derrière la tête les arrêta et les fixa sur le titre : « *Iphigénie*, c'est à voir. » Et l'on causa. On relut quelques fragments de Racine et doucement le conseiller insinua que l'entreprise serait peut-être actuellement téméraire, qu'il fallait à ce théâtre français classique tout rempli de mythologie et de légende païenne une préparation pour le public et pour les interprètes, que se mettre en présence de cette antiquité à travers la pièce française serait périlleux et peu méthodique et puis, sous forme de boutade, qui devait harponner ces bonnes volontés : « Mais pendant que vous y êtes, pourquoi ne jouez-vous pas la pièce grecque elle-même, dont s'est inspiré Racine? *Iphigénie à Aulis*, d'Euripide? Une tragédie d'il y a plus de deux mille ans! »

On se récria : « Une pièce grecque, ce n'est pas possible, nous ne pourrions jamais... »

— Mais elle est plus facile, plus simple de ligne, les caractères sont moins compliqués... Je vous en donne l'assurance, vous êtes capables de vous tirer d'affaire très honorablement.

— ?!

Alors on leur lut la traduction en vers de Jean Moréas. Les sombres angoisses d'Agamemnon, les cris maternels de Clytemnestre, les pleurs de la touchante Iphigénie d'un coup gagnèrent le procès.

C'était trop beau pour ne pas tenter l'aventure. On la tenterait. On travailla deux mois.

La première semaine, au cercle d'études, trois ou quatre séances spéciales permirent une analyse sérieuse de l'action et des caractères. La « classe » finie, les rôles distribués, chacune s'en fut méditer son rôle et l'apprendre de mémoire avant de se risquer à confronter en répétition les personnages d'Euripide. Et la beauté du poème grec et le charme de la version de Moréas opérèrent.

Toutes, y compris les choreutes plus jeunes cependant, sentirent qu'elles se trouvaient devant une très grande chose, qui imposait le respect et qu'à aucun prix il n'était permis de galvauder.

Ces jeunes chrétiennes qui communient fréquemment sentirent vivement, sans doute à cause de leur piété même, combien pitoyables furent ceux-là qui se croyaient les lamentables jouets des dieux et en même temps combien était proche d'elles-mêmes leur touchante sœur païenne acceptant la volonté des dieux et se sacrifiant joyeusement pour sa famille et son pays. Elles sentirent que ces choses sublimes avaient été coulées par le poète dans une forme du pure beauté, et c'est avec une sorte de ferveur passionnée — le mot n'est pas exagéré — qu'elles rivalisèrent de travail, d'intelligence et d'émotion pour camper leurs personnages.

Le chœur, tantôt témoin muet, tantôt commentateur des événements, tantôt personnage actif, n'a pas le rôle le moins important, ni le plus aisé.

Entraînées déjà par l'exécution d'*Esther*, la demi-douzaine de jeunes filles qui le composaient surent s'imposer le minutieux travail exigé pour dire à l'unisson les merveilles du rythme que sont les strophes de Moréas. Le charme opérait sans qu'elles s'en doutassent.

Un jour, au début des répétitions, alors que les voix ne s'accordaient point encore, que la mémoire hésitante faisait multiplier les reprises, un témoin de leurs efforts dit : « C'est bien difficile, si vous supprimez les chœurs! » La riposte jaillit, instantanée : « Non, c'est ce qu'il y a de plus beau! »

Et l'une d'elles, chargée d'un grand rôle qu'elle devait interpréter magistralement, regrettait de n'être point choreute tellement les chœurs la ravissaient.

Tant il est vrai qu'il n'est que de mettre des âmes jeunes et fraîches en face de la véritable beauté pour que spontanément, instinctivement elles montent, comprennent et savourent.

Et c'est ainsi que le 31 mars 1935 douze jeunes filles sans prétention, sur une scène de salle d'œuvres, dans une petite ville de province, firent refluer le charme et la grâce touchante d'*Iphigénie* et la force toujours jeune du vieux poète hellénique.

Ne parlons point de perfection. On dit assez en disant que nulle ombre, nul trou, nulle fausse note ne vint, pendant ces deux heures, altérer ou diminuer le plaisir de la plus haute qualité de ceux qui y furent.

La démonstration était faite, totale.

* * *

Si vous demandez : « Où donc cela s'est-il passé ? » On vous répondra : « Croyez en ce récit en tous points véridique. » Mais celles-là qui ont vécu cette jolie histoire désirent, ne voulant point paraître se donner en exemple, qu'on ne parle point d'elles. On fera donc tout nom.

Cependant, c'est le but de cet article, on doit former le vœu de voir leur exemple susciter quelque émulation, non point dans tous les groupements jicistes, mais dans certains d'entre eux. Que d'autres, ailleurs, là où l'on tâtonne et se résigne encore aux œuvres médiocres, dans les centres plus importants, où les circonstances sont plus favorables et les moyens plus grands, reprennent l'expérience. Elle réussira; il n'y faut qu'un peu de méthode et de persévérance. Ce sera tout à l'honneur de nos œuvres catholiques. Elever le goût public, c'est une façon de moraliser la foule. Cette tâche n'est pas indigne de l'apostolat de la Jeunesse Catholique.

JOSEPH CLAUTRIAU.

P.-S. — Une seconde exécution d'*Iphigénie* a eu lieu le 7 juillet, en plein air, dans le cadre émouvant des ruines de l'abbaye d'Aulne. Cinq cents personnes y assistaient, venues des environs de Charleroi et de Marchienne. Le lendemain nombreuses furent les manifestations de regret de ceux qui n'avaient point eu confiance dans l'issue de la gageure et s'étaient abstenus. Les autres — pour l'amour du grec — s'étaient laissé cuire par le plus brûlant soleil de cet été et ne l'avaient point regretté.

Un évangile inconnu

Dans un lot de papyrus acquis l'été dernier en Egypte par le British Museum se trouvent trois feuillets de papyrus en mauvais état de conservation. Leur intérêt est grand néanmoins, car ce sont des débris d'un codex du second siècle contenant un Évangile apocryphe d'un type inconnu jusqu'ici.

Toute une littérature chrétienne, presque toujours grotesque ou hérétique, s'est développée, à partir du second siècle de notre ère, à côté de nos Évangiles canoniques. Ce sont les Évangiles apocryphes, faussement attribués par leurs auteurs ou leurs lecteurs à des apôtres ou à des personnages de marque de l'entourage du Christ. De beaucoup de ces Évangiles, nous ne savons que le titre ou ne possédons que de minimes fragments. Toute découverte en cette matière est donc bienvenue.

Il se fait que l'apocryphe qui revient ainsi au jour après tant de siècles d'oubli s'écarte assez fort du style et du genre habituels de ces élucubrations. Alors que celles-ci versent généralement dans l'extraordinaire et même dans le grotesque, l'Évangile égyptien reste sobre, dans la ligne même de nos Évangiles canoniques. On en jugera par la traduction française du texte grec que nous donnons ici; simplement, nous ajoutons entre parenthèses certaines expressions que le contexte engage à rétablir.

Premier feuillet. (Jésus dit) aux docteurs de la loi : « (Reprenez) tout prévaricateur de la loi, mais pas moi... » Se tournant vers les princes de peuple, il leur dit cette parole : « Scrutez les Écritures; celles-ci, où vous croyez avoir la vie, rendent témoignage de moi; ne croyez pas que je suis venu vous accuser auprès de mon Père; celui qui vous accuse, c'est Moïse, en qui vous espérez ». Comme ils disaient : « Nous savons que Dieu a parlé à Moïse, mais toi, nous ne savons d'où tu es », Jésus leur répondit : « Maintenant votre incrédulité vous accuse... »

... Au peuple... des pierres (pour) le lapider tous ensemble; et les prince

mettaient les mains sur lui pour se saisir de lui et ne pouvaient se saisir de lui parce que son heure d'être livré n'était pas encore venue. Or le Seigneur, passant au milieu d'eux, s'éloigna d'eux. Et voici qu'un lépreux survenant lui dit : « Maître Jésus, faisant route avec des lépreux et mangeant avec eux à l'auberge, j'ai contracté moi-même la lèpre; si donc tu le veux, je vais être purifié. » Le Seigneur lui dit : « Je le veux, sois purifié. » Et aussitôt la lèpre le quitta. Le Seigneur lui dit : « Va, montre-toi aux prêtres... »

Deuxième feuillet. ... venant à lui.. le tentaient par leurs questions en disant : « Seigneur Jésus, nous savons que tu es venu de Dieu; les choses que tu fais, en effet, rendent témoignage par-dessus tous les prophètes; dis-nous donc : Est-il permis de rendre aux rois ce qui convient à leur dignité, le leur rendrons-nous ou non ? » Jésus connaissant leur pensée leur dit indigné : « Pourquoi m'appelez-vous de bouche maître, sans écouter ce que je dis? Isaïe a bien prophétisé de vous, disant : Ce peuple m'honore des lèvres, mais leur cœur est loin de moi; ils me servent en vain... » préceptes (d'hommes)...

La suite, sur le même feuillet, raconte un miracle de Notre-Seigneur. La scène est assez inattendue; nous y reviendrons.

* * *

A l'aide de ce que nous possédons, — sans nous dissimuler les bases étroites de notre documentation, — essayons de nous représenter le caractère de cet Évangile et ses relations avec nos Évangiles canoniques.

Les textes traduits nous introduisent en pays connu. Les divers épisodes rappellent tantôt le IV^e Évangile, tantôt les Synoptiques. Les uns et les autres constituent, dirait-on, un récit bien lié. On se demande dans quel cadre plus général il faudrait le placer. Les controverses font penser au ministère à Jérusalem; le miracle du lépreux, au contraire, suggère la Galilée. C'est peut-être cette dernière hypothèse qui est la vraie.

Les controverses sont particulièrement bien représentées dans notre Évangile. Docteurs de la loi et princes du peuple harcèlent Jésus de leurs questions insidieuses. Le Seigneur leur oppose le témoignage de leurs propres Écritures. Tout ceci rappelle de près l'Évangile de saint Jean. Comme dans l'Évangile de saint Jean encore, le conflit tourne au tragique et on menace Jésus de le tuer. En ceci, notre apocryphe se rencontre également avec saint Luc (VIII, 59). La controverse concernant les honneurs à rendre aux rois fait penser au dénier de César des Synoptiques; Jésus cependant ne répond pas comme dans les Synoptiques, mais fait intervenir le fameux texte d'Isaïe qui a joué un grand rôle dans les discussions avec les Juifs. Tout ceci ne manque pas d'intérêt pour les critiques qui admettent l'existence d'une littérature de controverses antérieure à la rédaction de nos Évangiles canoniques; on se figurerait aisément que notre Évangile a eu accès à cette littérature et y a puisé directement.

Quant au récit de la guérison du lépreux, il est si proche des récits parallèles des Synoptiques (Mc., I, 40-45; Mt., VIII, 2-4; Lc., V, 12-16) qu'il s'agit, pensons-nous, du même épisode, attribué par les Synoptiques au début du ministère de Jésus en Galilée. Notre Évangile ajoute des détails concrets sur la façon dont le lépreux a contracté sa maladie. Serait-ce un souvenir authentique venant de la tradition primitive? Les premiers éditeurs du papyrus le croient. Je ne partage pas leur confiance. Un autre Évangile apocryphe, l'Évangile des Hébreux, racontait l'épisode de la guérison de l'homme à la main aride en le corsant d'un détail concret du même genre. L'homme essaye d'apitoyer Jésus : « J'étais maçon, lui dit-il, et je gagnais ma vie en travaillant; je t'en prie, Jésus, rends-moi la santé, que je n'aie pas la honte de mendier mon pain. »

Tout ce que nous venons de dire est en somme à l'honneur du nouvel Évangile apocryphe. Ses matériaux sont excellents. Les a-t-il simplement trouvés dans nos Évangiles canoniques?

C'est l'hypothèse la plus vraisemblable; il se pourrait néanmoins qu'il ait encore eu accès à la tradition primitive.

* * *

La fin du deuxième feuillet, que nous n'avons pas traduite, donne une impression différente. Bien que le texte soit fort lacuneux, on en tire du moins cette phrase : « Comme ceux-ci répondaient à la question de Jésus qui leur semblait étrange, Jésus se promenant s'arrêta sur la rive du fleuve Jourdain et étendant sa main droite... il ensemença sur... et alors... l'eau... devant eux et produisit des fruits... » Jésus semble faire un miracle extraordinaire pour stupéfier ses ennemis. Cette fois, nous sommes dans le monde du merveilleux outré et inutile où se meuvent habituellement les apocryphes.

Nulle trace cependant, dans notre Evangile, de docétisme ou de gnosticisme. Serait-ce que sa composition aurait précédé l'âge des premières hérésies? En tout cas, l'examen paléographique du papyrus conduit au même résultat. Le manuscrit daterait des environs de l'an 150 de notre ère; comme il n'est vraisemblablement qu'une copie, l'ouvrage aurait pu être écrit cinquante ans plus tôt.

Ainsi, au début du second siècle, l'histoire évangélique, et peut-être même nos quatre Evangiles canoniques, et particulièrement l'Evangile de saint Jean, étaient connus en Egypte. Ce que nous venons de dire suffit à montrer l'importance de cette nouvelle trouvaille.

LUCIEN CERFAUX,
Professeur à l'Université de Louvain.

Historique d'un « Mémoire » inédit du comte de Gobineau

C'est à Berne, où il était premier secrétaire d'ambassade, que Joseph-Arthur de Gobineau écrivit son *Essai sur l'Inégalité des races humaines*. Les tomes I et II parurent en 1853, à Paris, chez Firmin Didot. Gobineau avait trente-sept ans et la meilleure opinion de soi-même. Aussi n'eut-il pas grand-peine à croire que son livre allait « imprimer une secousse électrique à toute la science historique et la faire tourner comme une table (1) ». Comme cela lui est arrivé maintes fois, il s'est aussi quelque peu mépris sur le sort de cette œuvre. En tout cas, il eut grand tort de la faire paraître après que Gustav Klemm eut donné, à Leipzig, le dernier volume de sa pesante *Allgemeine Cultur-Geschichte der Menschheit*. Le hasard voulut que l'Allemand Klemm abondât par avance, si je puis dire, dans le même sens que lui et soutînt les mêmes thèses (2). Comme il convient, Gobineau se défend d'avoir eu « ce livre entre les mains (3) ». C'est précisément ce qu'on peut lui reprocher. « Ce livre » de Gustav Klemm, autrement dit la *Kulturgeschichte*, s'étalait tout le long de dix tomes, dont le premier vit le jour en 1843. Dix ans, bien comptés, avant l'*Essai*.

(1) Lettre du 9 mai 1853, citée par Ludwig Schemann dans *Gobineaus Rassenwerk* (Stuttgart, 1910), p. 5.

(2) Cf. G. VACHER DE LAPOUGE, « *Dies Irae* : la fin du monde civilisé, » dans *Europe*, octobre 1923, p. 61.

(3) *Essai sur l'inégalité des races humaines*, 2^e édition, t. I, p. 86, note.

Mais tout cela n'est que péché véniel. On ne saurait tenir rigueur à Gobineau de si peu de chose. D'autant plus que les deux derniers volumes de l'*Essai* lui donnèrent beaucoup de tracassés. Il les a faits et refaits plusieurs fois. « Je crois que le diable s'en est mêlé, — écrit-il le 8 juillet 1854 à sa sœur Caroline, — ces deux derniers volumes, le troisième et le quatrième, m'ont donné un mal que je ne puis dire et la moitié de l'un, la totalité de l'autre ont été refaits de haut en bas trois fois et corrigés à fond quatre ou cinq (*sic*) (1). »

Il vint à bout de ces deux volumes à Francfort-sur-Mein. Il y écrivit, selon toute vraisemblance, les plus sombres et les plus belles pages de son *Essai*, cette étrange « Conclusion générale » qui distille en noir venin. Faut-il y reconnaître les traces de ses entretiens avec cet amer von Prokesch-Osten, le délégué sexagénaire de l'Autriche et président de la Diète germanique à Francfort? Oui, selon toute probabilité. Le 15 octobre 1854 Gobineau peut annoncer à Alexis de Tocqueville que les deux derniers volumes de son *Essai* sont finis. Mais ce diable d'homme a déjà quelque « autre chose en tête ». A peine a-t-il mis la dernière main à l'*Essai*, qu'il pense à le compléter. Pourquoi ne pas avoir fait entrer ce complément dans le corps même de l'*Essai*, puisque, comme il le dit lui-même, cette autre chose « s'y rattache, à la vérité, assez étroitement »? La raison, la voici : cette « autre chose » « voulait être traitée à part ». Et il joute, pour éclaircir la religion de Tocqueville : « C'est, je crois, une découverte d'histoire naturelle, résultant de recherches linguistiques pures (2) ». Il croyait; il n'en était pas sûr. Nuançons. L'« autre chose » n'avait pas encore de nom. Mais le *Mémoire sur diverses manifestations de la vie individuelle* était né.

Il nous faut, pourtant, nous attarder sur un point de chronologie. Quand et où Gobineau eut-il la révélation de sa « découverte »? Serait-ce à Francfort-sur-Mein? En effet, la première allusion au *Mémoire* — l'« autre chose en tête » — se trouve dans cette lettre que Gobineau écrivit, de Francfort, à Tocqueville, le 15 octobre 1854. Cependant, à en croire Ludwig Schemann, son biographe le mieux renseigné, il y aurait déjà pensé lors de son long séjour à Berne (3). On peut se demander où Schemann l'a appris, puisqu'il n'indique ni source ni raison. Il faut, néanmoins, se ranger à cet avis. Nous nous permettons même d'indiquer une date qui risque peu d'être fautive. Gobineau pensait déjà à la substance du *Mémoire* pendant qu'il écrivait le chapitre XV du premier livre de son *Essai*. Sa théorie du rapport étroit des langues humaines avec la chimie des races ainsi que celle de la déchéance progressive de nos langues y sont, déjà, largement exposées (4). Mais revenons-en à Gobineau et à son séjour à Francfort.

Tout premier secrétaire d'ambassade qu'il était, et sans doute pour cela, Gobineau ne manquait pas de loisirs. Il passait son

(1) Cité dans LUDWIG SCHEMANN, *Gobineaus Rassenwerk*, p. 6.

(2) *Correspondance entre A. de Tocqueville et A. de Gobineau* (1843-1859), publiée par L. Schemann (Paris, 1908), pp. 221-222.

(3) SCHEMANN, *Gobineaus Rassenwerk*, p. 431, et *Gobineau, eine Biographie*, t. II, Strassburg, 1916, pp. 50-51.

(4) L'idée de situer la perfection dans un passé très lointain, à une époque primitive, et de considérer que, depuis, les langues humaines n'ont fait que déchoir, n'est pas particulière, on s'en doute, à Gobineau. Des linguistes du XIX^e siècle l'ont pleinement admise et défendue. Le père de la grammaire comparée, Franz Bopp est du nombre. Cette idée de la déchéance graduelle de nos langues a trouvé un ardent champion en l'Allemand A. SCHLEICHER (1821-1868), dont les deux volumes des *Sprachvergleichende Untersuchungen* (Bonn, 1848-1850) — et surtout leurs *introductions* — ont vraisemblablement retenu l'attention de Gobineau. Ce dernier a dû connaître, notamment, le second volume des *Sprachvergleichende Untersuchungen*, traduit en français par H. Ewerbeck (*Les langues dans l'Europe moderne*, Paris, 1852). L'*Introduction* de cet ouvrage est extrêmement précieuse, à notre avis, pour éclairer les origines de la « découverte d'histoire naturelle ressortant de recherches linguistiques pures » de Gobineau. En effet, Schleicher apportait dans ses études linguistiques une méthode de naturaliste. Ajoutons que Schleicher était hégélien.

temps à figurer avantageusement avec sa femme dans les réceptions diplomatiques. Il parachevait son *Essai* et se livrait à de savants entretiens avec le baron von Prokesch-Osten, président du Bundestag. Ne point parler de sa découverte d'histoire naturelle et de linguistique à von Prokesch, Gobineau s'en serait fait scrupule. Aussi trouvons-nous la preuve de ces débats dans des lettres qu'il écrivit, plus tard, de Théhéran, au vieux général. Nous apprenons ainsi le titre de l'étude qu'il consacre à sa découverte et, quelque peu aussi, le contenu de cette étude. Dans une lettre du 1^{er} janvier 1856, il écrit : « Lorsque j'aurai reçu les livres que j'ai demandés en Europe, je crois que je pourrai terminer les *Existences Immatérielles*, qui vous appartiennent, mon général (1). » Quatorze jours plus tard, il le remercie des livres sanscrits qui lui sont « bien nécessaires pour finir les *Existences Immatérielles* (2) ». Il n'oublie pas non plus de toucher un mot à Tocqueville de ses nouvelles recherches : « J'espère avoir fini dans quelques semaines un livre de philologie qui sera comme un appendice aux démonstrations de mon premier ouvrage (3). » Cette fois, il ne s'agit plus que d'un « livre de philologie » qui servirait d'appendice à l'*Essai*.

Quelques semaines s'écoulaient et le livre n'est toujours pas fini. Cet infatigable noircisseur de papier qu'a été Gobineau semble perdre ses moyens, quand il s'agit de mettre par écrit sa « découverte ». Le 1^{er} juin trouve encore les *Existences Immatérielles* inachevées (4). Dix-neuf jours plus tard, il informe Prokesch qu'il a mis « sur le chantier les *Existences Immatérielles* ». On pouvait les y croire depuis bien longtemps. « C'est à la fois l'anatomie des langues du point de vue de leur vraie nature et la démonstration de leur décadence graduelle avant le sanscrit jusqu'aux langues modernes... je parlerai en montrant la décadence des langues corrélative à la décadence des races, dont elle est un des symptômes... je dirai que ce livre n'est... qu'un appendice de l'*Essai sur l'Inégalité*. » On aurait le droit de se demander ce que sa découverte d'histoire naturelle est devenue. Ce qu'il annonce à von Prokesch n'a rien de bien neuf et a été exposé au livre I, chap. XV, de l'*Essai*. Mais passons.

Dans cette même lettre du 20 juin il affirme que « la moitié du livre et plus de la moitié, toute la partie dogmatique, est achevée. Il n'y a plus à faire qu'un dernier chapitre, la préface... et les notes ». Il n'oublie pas non plus de fixer une date : « Je le finirai en hiver et même avant (5). »

Le 7 septembre 1856, dans une lettre à Prokesch, il parle encore des *Existences Immatérielles* qui ne sont toujours pas achevées : « ...pour les *Existences Immatérielles*, la colonne est taillée, mais non polie, et le piédestal, c'est-à-dire les notes très brutes et imparfaites (6). » Mais on n'était pas encore, il est vrai, en hiver.

Or l'hiver s'écoula suivi de bien d'autres, et pendant dix ans Gobineau ne fait plus mention de ses *Existences Immatérielles*. Il était occupé à d'autres travaux. Il publie successivement : *Lectures des textes cunéiformes* (1858), *Trois ans en Asie* (1859), *Voyage en Terre-Neuve* (1861), *Traité des écritures cunéiformes* (1864), *Les Religions et les philosophies dans l'Asie Centrale* (1865), et travaille à sa grande *Histoire des Perses*, qui paraîtra en 1869. Gobineau est donc plus actif que jamais.

A-t-il mis la main, pendant ce temps, à ses *Existences Immatérielles*? Nous ne pouvons l'affirmer. Mais d'après toutes les probabilités, oui. En tout cas, il en parle dans une lettre d'Athènes,

à sa sœur Caroline, datée du 20 septembre 1866 : « J'ai aussi avancé considérablement un livre de philosophie auquel je travaille depuis des années (1). » Ce « livre de philosophie » n'est autre que la ci-devant découverte d'histoire naturelle et de linguistique. Le travail, comme l'on voit, n'est pas achevé. La fatalité pèse sur lui. Gobineau ajoute : « Je ne crois pas que cela soit ton fait. » Pourquoi? Sa sœur Caroline n'était-elle point une âme pieuse, très inquiète du salut de son frère? Pourquoi lui cache-t-il que son « livre de philosophie » prouvera l'immortalité de l'âme? Rien ne pouvait rendre sa sœur plus heureuse. La raison se devine : il ne soupçonnait pas encore ce que serait la troisième partie de son *Mémoire sur diverses manifestations de la vie individuelle*.

von Prokesch-Osten est également mis au courant : « ...je travaille avec beaucoup d'amour à un livre sur les *Existences Immatérielles* (idées, langues, etc.) dont nous avons parlé autrefois à Wiesbaden (2). » Gobineau supposait à son vieil ami autrichien bien mauvaise mémoire. Ou bien a-t-il lui-même oublié que, jadis, les *Existences Immatérielles* avaient été dédiées au général qu'elles étaient siennes? Pour raviver sa souvenance, il ajoute, dans la parenthèse, que son livre traitera des *idées*, des *langues*. C'est probablement à ce moment — nous n'osons l'affirmer, — qu'il mettait définitivement sur le papier ce qui sera la première partie du *Mémoire*. Non seulement les langues humaines sont des êtres ayant leur existence propre, mais les idées aussi. *Omne concipiendum vivit*. Gobineau est antinomialiste. Roscelin a perdu son temps.

Le 3 octobre de la même année Gobineau entretient encore von Prokesch : « J'espère vous envoyer, cet hiver, ce travail sur les *Existences Individuelles*, que j'avais commencé à Francfort, que j'ai repris sans succès quatre fois et enfin emporté ces temps-ci (3). » Le *Mémoire* change de nom. Il devient les *Existences Individuelles*. Il n'en est pas, pour cela, plus achevé. Gobineau espère l'envoyer à Prokesch « cet hiver ». Il ne pense pas encore à une publication de ses *Existences Individuelles* en allemand, sans quoi il n'aurait pas manqué d'en avertir son ami, l'Excellence autrichienne.

Mais ouvrons ici une large parenthèse.

* * *

Heinrich-Adelbert von Keller était professeur de littératures germaniques et romanes à l'Université de Tubingue. Un commun amour pour le Moyen âge liait Gobineau à cet homme qu'il n'a, je crois, jamais vu. Leurs relations épistolaires dataient de 1842 (4). Keller envoyait ses œuvres à Gobineau qui le payait de retour par les siennes. Gobineau tenait beaucoup à cette amitié. Elle était pour lui comme une fenêtre ouverte sur le monde universitaire d'outre-Rhin. Grâce à cette amitié, parurent quelques comptes rendus de ses livres dans des périodiques allemands. Gobineau était très friand de ces choses. Il les exigeait même avec insistance. A propos d'un envoi de son *Essai*, il écrit, en 1854, à von Keller : « Je n'ai pas besoin de vous redire tout le prix que j'attache à votre jugement et mon désir de vous voir appeler l'attention du public allemand sur mes travaux (5). » L'envoi de son *Traité des écritures cunéiformes*, de mai 1864, est accompagné d'une lettre où il dit entre autres : « J'ai donc un grand désir d'être discuté et examiné par les savants de tous

(1) *Correspondance entre le comte de Gobineau et le comte de Prokesch-Osten* (1854-1876), publiée par C. Serpeille de Gobineau (Paris, 1933, pp. 60-51).

(2) *Ibid.*, p. 65.

(3) 20 mars 1856, *Correspondance entre Tocqueville et Gobineau*, p. 281.

(4) Cf. *Correspondance entre Gobineau et Prokesch-Osten*, p. 87.

(5) Cf. *Correspondance entre Gobineau et Prokesch-Osten*, pp. 92-93.

(6) *Ibid.*, p. 103.

(1) Ms. 3520, pièce 47 de la Bibliothèque universitaire et régionale de Strasbourg.

(2) 24 septembre 1866, *Correspondance entre Gobineau et Prokesch-Osten*, p. 304.

(3) *Ibid.*, p. 308.

(4) Cf. *Briefwechsel Gobineaus mit Adelbert von Keller*, herausgegeben von L. Schemann (Strassburg, 1911), p. 3.

(5) *Ibid.*, p. 10.

pays et principalement du vôtre. » Il demande à von Keller de susciter un « examen » de ses idées dans le monde savant de Tubingue. « Ma reconnaissance sera très grande (1). » Cinq semaines plus tard, toujours à propos de ce *Traité*, il lui dit : « Il me sera bien agréable d'entrer cette fois en relation, pour mon livre, avec les savants allemands, par votre intermédiaire. » Il lui demande de « préparer le terrain » pour la discussion de son système de lecture des cunéiformes qui est « appelé à changer la face de la science sur un point bien important (2) ».

Comme on était, en France, loin de prendre au sérieux son système de déchiffrement, il espérait mieux réussir outre-Rhin. « Je suis on ne peut plus reconnaissant, écrit-il à von Keller, le 23 janvier 1865, de ce que vous me dites des publications qui se préparent sur mon livre des cunéiformes, grâce à votre amicale intervention (3). » Et dans une lettre du 4 avril 1865, datée d'Athènes, où il était ministre de France, il en dit, à son ami allemand, peut-être plus qu'il ne fallait : « Je continue à attacher un prix particulier aux opinions de l'Allemagne sur ce sujet, parce qu'en France je vois que l'on ne sait quel parti prendre. Dans le particulier, on reconnaît beaucoup de points essentiels, on n'ose pas le dire, on vous attend. » (4) *On*, ce sont les Français; *vous*, ce sont les Allemands.

Mais déjà la gloire des comptes rendus dans les périodiques allemands ne lui suffit plus. Le ministre de France à Athènes veut voir paraître ses livres en allemand, ou chez les Allemands. Le premier coup de sonde date du 27 décembre 1865 : « A propos de mon *Histoire des Perses*, je suis en pourparlers avec des libraires de Paris quant à leur (*sic*) publication. Mais, je serais curieux de savoir si, comme livre d'érudition, la librairie allemande ne me ferait peut-être pas de meilleures conditions. Je vous serai bien reconnaissant de me donner un avis à cet égard. » (5)

Tout en incitant von Keller à travailler à déclencher la « bataille » autour de son système de déchiffrement des cunéiformes, Gobineau ne perd pas de vue son *Histoire des Perses* qui, d'ailleurs, était loin d'être finie. L'avis du professeur de Tubingue, concernant une éventuelle publication de cet ouvrage en allemand, n'a pas dû être négatif. Aussi Gobineau devient-il plus pressant : « Je vous prie de vous charger de mes intérêts avec les libraires allemands; tout ce que vous aurez décidé sera bien décidé et je l'approuve entièrement... Le premier volume est tout prêt... Le second volume sera fait cette année... Pour l'édition française, traitez comme vous l'entendrez. Pour l'édition allemande, je ferai peut-être la traduction moi-même et ce sera ainsi un original. Mais avant de me mettre à l'œuvre, il faut que je sache si Pertes ou Hirzel veulent du livre afin de ne pas perdre le temps. Aussi j'attends avec bien de l'impatience ce que vous me direz là-dessus. Pour quelques raisons, je serais charmé de publier en Allemagne, et non en France, dussé-je y perdre comme profit pécuniaire (6). » Cette lettre est du 3 février. La suivante est du 1^{er} mars. Gobineau montre une hâte extrême : « l'idée de faire moi-même la traduction allemande de mon livre s'est emparée de mon esprit avec tant de force que je me suis mis immédiatement à l'œuvre et je vous envoie le premier chapitre comme spécimen... J'aurai un plaisir tout particulier à publier les deux textes allemand et français de mon ouvrage dans un pays auquel je dois toute mon éducation scien-

tifique et qui a mes sympathies très vives (1). » Etrange raison. Pourquoi faire paraître le texte français en Allemagne?

Gobineau écrivait mal l'allemand. Le jugement de Ludwig Schemann, son hagiographe, peut être considéré comme définitif. Il a pu voir, chez les héritiers d'Aldebert von Keller, le chapitre-spécimen de l'*Histoire des Perses*, traduit par Gobineau. Il en trouve l'allemand « douteux ». Il ne croit même pas qu'on doive regretter que le projet de traduction ait échoué (2).

Le jugement de von Keller ne différait sans doute pas beaucoup de celui de Schemann. Mais il se fit scrupule de dire sa véritable pensée à Gobineau. Il a peut-être même, par faiblesse, fait le contraire. Il fut mal inspiré, car Gobineau prend cela pour de la vraie monnaie, et le 6 avril 1866 il lui écrit : « Vos encouragements pour ma traduction personnelle de mon livre me sont on ne peut plus précieux. Je suis charmé que cela vous ait plu (3). » Il ne s'en tiendra d'ailleurs pas là.

Mais les éditeurs allemands — tout Allemands qu'ils fussent — ne se montrèrent pas très empressés à se charger de l'édition de l'*Histoire des Perses*, malgré les interventions de von Keller et d'un sien ami, le professeur W. L. Holland. Par exemple, les conditions des éditeurs Hirzel et Engelmann, à qui von Keller s'était adressé, selon les instructions de Gobineau, devaient être assez humiliantes pour que celui-ci les déclinât. « La réponse de Hirzel n'est pas raisonnable (4). » « Ne pensons plus à ce que propose Engelmann... J'ai le temps d'attendre (5). » Certes, Gobineau avait le temps d'attendre. Il n'avait fait que les deux premiers volumes de l'*Histoire des Perses*; il lui en restait deux autres, assurait-il, sur la planche.

Le projet de faire paraître une « traduction personnelle » de l'*Histoire des Perses* en allemand devait être considéré comme ayant échoué. Gobineau le comprit. Il ne peut, néanmoins, se libérer de la hantise de se faire publier en cette langue. Il est convaincu qu'il peut se traduire et même écrire directement en allemand. von Keller ne lui a-t-il pas adressé des paroles flatteuses au sujet de son chapitre-spécimen de l'*Histoire des Perses*?

Cela dit, fermons la parenthèse.

* * *

En l'an de grâce 1629, Jacques Gaffarel fit paraître, à Paris, un livre au titre alléchant : *Curiositez inouyes sur la sculpture talismanique des Persans, Horoscope des Patriarches et Lecture des Estoiles*. L'auteur y exposait sa conception *talismanique et cabbalistique* des civilisations orientales. C'était, certes, son droit. Mais ce n'était plus celui d'un contemporain des Rawlinson, Botta et Oppert. Dans son *Traité des écritures cunéiformes* (6), Gobineau retrouve la veine de Gaffarel. Les orientalistes avertis n'y prirent peut-être pas garde. Néanmoins ils ne lui ménagèrent pas leurs justes critiques sur son système original de déchiffrement.

Or le *Traité* et les *Lectures des textes cunéiformes* (7) qui l'ont précédé représentaient — on a tort de l'oublier — le plus grand

(1) *Ibid.*, pp. 33-34. Il convient de rapprocher de cette lettre ce que Gobineau écrivit, le 15 mai de la même année, à M^{me} Adolphe Franck : « Imaginez que je ne trouve pas à publier l'*Histoire des Perses* (le plus beau livre du temps, très féodal, très guerrier, très en dehors de toute idée moderne, je vous prie de le remarquer) dans cette savante ville de Paris. Aussi, je le traduis en allemand moi-même et je vais le publier en Allemagne. Cela, j'en conviens, m'amuse aussi et c'est une bonne taquinerie. » *Lettres inédites du comte de Gobineau à M. Adolphe Franck et à sa famille* (Paris, 1910), p. 23. (Extrait de la *Revue internationale de Sociologie*.)

(2) *Introduction* de SCHEMANN au *Briefwechsel*, p. xiv.

(3) *Briefwechsel Gobineaus mit Adelbert von Keller*, p. 35.

(4) *Ibid.*, p. 36.

(5) *Ibid.*, p. 39.

(6) Deux volumes, Paris, 1864, Firmin Didot.

(7) Paris, 1858, Firmin Didot.

(1) *Ibid.*, pp. 14-15.

(2) Cf. *Briefwechsel Gobineaus mit Adelbert von Keller*, p. 16.

(3) *Ibid.*, p. 21.

(4) *Ibid.*, p. 22.

(5) *Ibid.*, pp. 29-30.

(6) Cf. *Briefwechsel Gobineaus mit Adelbert von Keller*, pp. 32-33.

et le plus long effort scientifique de Gobineau. Cet effort échouait.

Le ministre de France à Athènes continuait à croire à sa découverte. Il ne s'en rendait pas moins compte que son bel espoir d'entrer à l'Académie, que cet autre espoir moins beau, mais plus humain, d'être pris au sérieux, semblaient compromis. Les quelques comptes rendus de ses livres dans les périodiques d'outre-Rhin lui redonnent courage. La Germanie savante lui sourit par les épîtres respectueuses du professeur de Tubingue. Ne valait-il pas mieux s'adresser aux Allemands? Et puis, ne savait-il donc pas « qu'on admire principalement en France, surtout en matière scientifique, ce qui vient d'Allemagne (1)? »

Aussi écrit-il le 1^{er} novembre 1866 à von Keller : « Je viens vous demander votre secours amical. J'ai achevé un travail tout philosophique que je poursuis depuis plusieurs années et qui est le couronnement de mon système des races. Ce n'est pas long et je voudrais le publier en allemand dans une des publications périodiques consacrées à la philosophie et aux sciences naturelles. Je pense que cela pourrait peut-être paraître en deux fois au plus. Croyez-vous pouvoir m'ouvrir la porte d'une de ces publications? Dans ce cas, je vous enverrai le manuscrit allemand (2). »

Nous n'avons pas la réponse de von Keller, mais nous la devinons. Empressé comme toujours, le professeur de Tubingue se mettait, probablement, à la disposition de Gobineau. Il prononça, dans sa lettre, le nom d'Immanuel-Hermann von Fichte, qu'il connaissait, et, ce qui était plus important, rappela sa qualité de directeur de la *Zeitschrift für Philosophie und philosophische Kritik* (3). Gobineau ne tarda pas à répondre. Le 1^{er} décembre, tout en déplorant l'état précaire de la santé de von Keller, il lui écrit : « C'est avec un plaisir extrême que je verrais ma philosophie publiée dans la revue de M. de Fichte. » Ce « plaisir extrême » n'est pas pour nous étonner. Il ajoute : « J'ai précisément pour lui une estime toute particulière et mon ouvrage aboutit aux mêmes résultats que son *Anthropologie* (4) bien que pris d'un autre tout point de vue. Il se trouve que je me suis appuyé de son autorité en certains endroits. »

Le hasard fait parfois bien les choses. Et c'était ici le cas. A moins que Gobineau ne se soit décidé alors à enrichir ses *Existences Individuelles* de ce qui sera, dans une large mesure, la troisième partie du *Mémoire*. Il continue d'ailleurs habilement : « Si vous vouliez bien lui exprimer la haute estime où je le tiens et combien il me serait gréable d'entrer en relations personnelles avec lui, vous m'obligeriez infiniment. » Et, tout en annonçant à von Keller l'envoi du manuscrit vers le mois de janvier de l'année suivante, Gobineau prend ses précautions : « Si, cependant, en attendant, je pouvais avoir l'assentiment de M. de Fichte, j'en serais charmé (5). » L'assentiment? Mais Fichte n'a jamais vu les *Existences Individuelles*.

Vingt-six jours plus tard, Gobineau parle aussi à sa sœur de son travail philosophique. « Je viens de finir un traité sur la nature de l'âme, que j'ai écrit en allemand. Il va être publié dans une revue philosophique de ce pays-là (6). » Qu'on ne s'y trompe pas. Ce « traité sur la nature de l'âme » n'est autre chose que les *Existences Individuelles*.

Le 3 janvier 1867 Gobineau annonce de nouveau à von Keller que son travail philosophique est fini : « Les circonstances où

je me trouve me rendent la contemplation abstraite un peu difficile. Cependant, on recopie mon travail qui est fini et j'espère vous l'envoyer à la fin de ce mois sinon avant ». On peut se demander à quoi il employait sa « contemplation abstraite », puisque, à l'en croire, son travail « tout philosophique » était déjà achevé le 1^{er} novembre 1866. Serait-ce la traduction en allemand qui exigeait de la contemplation abstraite? Nous avons peine à le croire. La copie du manuscrit? Encore moins. Optons pour une troisième explication : à ce moment, notre auteur s'évertuait pour mener à bonne fin la troisième partie de ses *Existences Individuelles*.

Circonspect, Gobineau s'enquiert des démarches qu'il souhaitait qu'on fit auprès de von Fichte : « Avez-vous fait mes compliments, comme je vous en priais, à M. le professeur de Fichte? Son *Anthropologie* m'a inspiré pour lui une estime profonde. Je souhaite bien que mon ouvrage crée entre nous des rapports suivis (1). »

Mais Fichte ne répondait toujours pas aux avances répétées dont von Keller était l'intermédiaire. Cela n'empêche pas Gobineau de prendre une pose avantageuse. Il annonce à M^{me} Adolphe Frank qu'il « corrige en ce moment un petit ouvrage de philosophie moitié métaphysique, moitié, moitié bien des choses! » Gobineau badine, mais caractérise à merveille son ouvrage de philosophie. Il ajoute : « C'est en allemand; voici le titre : *Untersuchung über verschiedene Aeusserungen des individuellen Lebens*. cela va paraître en Allemagne; je tiens beaucoup à cela, c'est ma philosophie; elle sort directement de mes *Races humaines* (2) ». Les *Existences Individuelles* ont encore changé de nom, mais combien paraissent-elles plus sérieuses et plus philosophiques.

Cependant, von Keller s'est bien acquitté de sa tâche, et Gobineau reçoit une lettre d'Immanuel-Hermann von Fichte, datée du 10 janvier 1867. Certes, celui-ci n'a pas mis beaucoup de précipitation à entrer en rapports avec lui. Mais sa lettre n'en est pas moins là. Fichte répond directement à la « question amicale et très honorée » que von Keller lui fit au nom de Gobineau. C'est une « occasion désirée » pour lui d'entrer en relations directes avec un homme dont il admire les écrits. Il accepte « avec grande joie » cette proposition — *diesen Antrag* — de faire paraître une étude de Gobineau dans la *Zeitschrift*. Il faut pourtant que l'auteur contrôle lui-même la traduction. « Pour finir, ayez la bienveillance d'envoyer le manuscrit de votre étude directement à Halle-sur-Saale (où se trouvent l'imprimerie et la maison d'édition de la *Zeitschrift*) à l'adresse suivante : Monsieur le Professeur Dr. Ulrici, Rédaction de la *Zeitschrift für Philosophie und philosophische Kritik*, à Halle. » C'est déjà beaucoup moins bien. Mais c'était la manière la plus polie de se débarrasser d'un collaborateur dont on devrait peut-être — qui sait? — refuser la copie. Le manque d'empressement de Fichte est encore plus flagrant quand il conseille à l'Excellence française d'ajouter quelques lignes à l'usage de Ulrici, pour lui dire qu'il est déjà « entré en négociations » avec lui (3). Fichte pouvait bien — et c'était la moindre des choses — écrire à Ulrici, codirecteur de la *Zeitschrift*, pour lui annoncer la collaboration du comte de Gobineau. Il n'a pas cru devoir le faire.

Mais Gobineau est tout à son bonheur. Il n'attend même pas que son étude soit complètement achevée. Il envoie son *Untersuchung* — notre *Mémoire sur diverses manifestations de la vie individuelle* — à Halle par bribes. Il est vrai que le plan du

(1) *Briefwechsel*, p. 36.

(2) *Ibid.*, p. 40.

(3) La *Zeitschrift* paraissait à Halle sous la direction de I. H. von Fichte, H. Ulrici et I. U. Wirth. Le directeur effectif en était Ulrici. Cf. HILDEGARD HERRMANN, *Die Philosophie Immanuel Hermann Fichtes* (Berlin, 1928), p. 6.

(4) IMMANUEL HERMAN VON FICHTE, *Anthropologie. Die Lehre von der menschlichen Seele*, Leipzig, 1856.

(5) *Briefwechsel*, p. 41.

(6) Ms. 3520, pièce 50.

(1) *Briefwechsel*, p. 42.

(2) *Lettres inédites du comte de Gobineau à M. Adolphe Franck et à sa famille*, p. 27.

(3) Ms. 3526, pièce 71, de la Bibliothèque universitaire et régionale de Strasbourg. Cette lettre a été publiée, en partie, par Schemann, dans son *Gobineaus Rassenwerk*, pp. 155-156, et dans *Briefwechsel*, pp. 42-43.

Mémoire avait déjà acquis sa forme définitive, en trois parties, que nous lui connaissons.

Écoutez plutôt Gobineau lui-même : « La première partie de mon ouvrage sur les manifestations de la vie individuelle (*Untersuchungen über verschiedene Aeusserungen des sporadischen Lebens*), dit-il dans une lettre à sa sœur, est partie pour Halle où le professeur Fichte va la publier dans sa Revue philosophique. La seconde partie part cette semaine et la troisième et dernière la semaine d'après. Je suis très préoccupé du sort de cet ouvrage auquel j'ai pensé pendant douze ans, que j'ai travaillé sans cesse, manqué trois fois et pu terminer seulement ici. C'est au fond une théorie sur la vie future et j'y tiens extrêmement. L'orthodoxie en est incontestable, mais bien entendu l'orthodoxie thomiste et pas du tout celle de Sainte Sulpice. Les Sulpiciens, sont, à mes yeux, plus révoltants, plus répugnants, plus foncièrement hérétiques et plus bas que les Carpocratians ou autres gnostiques exaltés (1). »

Saint Thomas est proclamé gobiniste et les Sulpiciens pires que les Carpocratians. N'essayons pas de défendre ni saint Thomas de cet honneur, ni les Sulpiciens de ces accusations. La question n'est pas là. Dans une lettre à von Prokesch-Osten, du 21 février, Gobineau raconte que Fichte lui a envoyé « une lettre charmante » pour lui « demander » son « livre de philosophie » qu'il a écrit en allemand et qui paraîtra dans la *Zeitschrift* (2).

Fichte aurait été certainement étonné d'apprendre qu'il avait sollicité cette collaboration, mais ces nouvelles pouvaient charmer un vieil ami. von Keller est mis au courant de l'heureux événement, mais, il va de soi, en termes différents : « M. de Fichte m'a fait l'honneur de m'écrire et, non seulement je lui ai répondu, mais j'ai aussi envoyé mon ouvrage complet à Halle (3). » M^{me} Adolphe Franck est chargée d'annoncer la nouvelle à son mari. « Savez-vous l'allemand? Non! Eh bien! alors, je vous dirai que cela s'appelle : *Untersuchung über verschiedene Aeusserungen des individuellen Lebens*. Je vous vois d'ici pétrifiée d'admiration et je conviens que c'est ce sentiment que je grille de vous inspirer (4). » Mais déjà les déboires s'amoncellent à l'horizon.

« HOCHGEREHRTER HERR,

» HOCHBEBORENER HERR GRAF!

« Empfangen Sie vor Allem meinen verbindlichsten Dank für die gütige Uebersendung Ihrer geistreichen Abhandlung. Ich erkenne zwar keineswegs den bedeutsamen inhaltsreichen Grundgedanken derselben; ich würde sie demgemäss auch gern in unsere Zeitschrift aufnehmen, und habe daher den Versuch gemacht, Ihrem Wunsche gemäss, die Verstösse gegen die deutsche Grammatik und den Sprachgebrauch heraus zu corrigieren. Allein der Versuch ist misslungen: ich fühle mich ausser Stande, den Inhalt in eine Form zu bringen, in der er den Lesern unserer Zeitschrift verständlich seyn würde; den Sinn einiger Sätze habe ich selbst nicht zu erfassen vermocht. Ich bedaure daher aufrichtig, aus diesem Grunde die Veröffentlichung der Abhandlung in unserer Zeitschrift ablehnen zu müssen; und bitte Sie demgemäss, mir gütigst sagen zu wollen, ob und auf welchem Wege ich das Manuskript Ihnen zurücksenden soll.

» Mit der Versicherung der aufrichtigsten Hochachtung und Verehrung.

» Ew. Hochgeboren

» ergebenster

» H. ULRICI (5). »

» Halle, den 14t Februar 1867.

Gobineau écrivait mal l'allemand. Il s'en doutait bien lui-même puisqu'il a demandé à Ulrici de corriger ce qu'il appelait ses « imperfections ». Mais il le connaissait assez pour comprendre que cette lettre équivalait à un *refus*. Certes, Ulrici ne le lui dit pas carrément. On ne dit pas, même lorsqu'on est bougon, comme lui, à un « hochgeborenen Herrn Grafen », à une Excellence, que son étude ira au panier. Ulrici a fait de son mieux. Il s'est retranché derrière les lecteurs de la *Zeitschrift* qui ne sauraient comprendre, malgré tous les essais de correction, le texte allemand de Gobineau. « Je me sens incapable de donner au contenu une forme qui le rendrait compréhensible aux lecteurs de notre revue. » Le sens même de certaines phrases lui échappait. Il regrette « sincèrement » d'être obligé « pour cette raison » de refuser l'insertion de l'étude. Et pour que Gobineau ne se méprit pas sur le sens de sa lettre, il lui demandait si et comment il devait lui renvoyer le manuscrit.

Mais Gobineau jouera au plus fin. Il se retranchera, lui aussi, derrière les imperfections de son allemand, pour obliger Ulrici à accepter son travail. Il lui fera subir un vrai siège, jusqu'à la capitulation. L'*Untersuchung über verschiedene Aeusserungen des Sporadischen Lebens* sera publiée dans les volumes 52 et 53 (nouvelle série) de la *Zeitschrift für Philosophie und philosophische Kritik*, en 1868. Nous ne connaissons pas les démarches de von Keller pour faire fléchir Hermann Ulrici et, peut-être, aussi Fichte. Nous les devinons. Ce qui reste de la correspondance de Gobineau en-dit long. Celui-ci s'est entêté, il a eu gain de cause. La forme même de cet entêtement de la part d'un grand seigneur nous rend Gobineau presque sympathique.

Mais procédons chronologiquement.

A la suite de la méchante lettre d'Ulrici, Gobineau envoie à von Keller la missive suivante qui vaut d'être reproduite en entier :

« Athènes, 2 mars 1867.

» MON CHER PROFESSEUR,

» Suivant la recommandation de M. le professeur de Fichte, j'ai envoyé mon manuscrit à M. le professeur Ulrici, à Halle.

» Celui-ci, en m'en accusant réception, m'annonce qu'il a cherché en vain à le coordonner au point de vue de la langue et à y corriger de nombreuses fautes. Je m'attendais, sans doute, à beaucoup d'imperfections de ce genre. Mais il ajoute qu'il y a des passages dont le sens lui échappe.

» Je réponds à cela que je suis disposé à lui envoyer le texte français pour lui servir de guide. Mais je dis, en même temps, à M. de Fichte, à qui j'écris par ce courrier que je le prie d'intervenir en ma faveur dans cette affaire, qu'ayant beaucoup travaillé sur des auteurs allemands et dans un sens allemand, j'attache une sorte de sentiment de reconnaissance à ce qu'un livre de moi paraisse en Allemagne et en allemand. Il me semble qu'il n'y a rien là que vous ne deviez comprendre et admettre et j'ajoute que je connais si bien votre bonne amitié pour moi que je suis persuadé que si M. le professeur Ulrici renonce à un labeur sans doute fort ingrat, je suis persuadé que vous ne refuserez pas de vous en occuper et qu'on peut vous faire parvenir le manuscrit qui, dès lors, sortira de vos mains, tel qu'on peut le souhaiter.

» Je vous demande bien pardon, mon cher Professeur, de cet élan de confiance. J'espère que vous ne me trouverez pas trop indiscret. Dans le cas où les choses tourneraient ainsi, il va sans dire que si vous le désiriez et le jugiez utile, c'est à vous que j'enverrais le texte français. Comment êtes-vous? Bien, j'espère, ou du moins mieux et travaillant. Il n'y a que cela à faire dans

(1) Ms. 3520, pièce 53.

(2) Correspondance entre Gobineau et Prokesch-Osten, p. 310.

(3) 17 février, *Briefwechsel*, p. 44.

(4) Lettre inédite de Gobineau à A. Franck, p. 28.

(5) Ms. 3526, pièce 250.

ce triste monde. Je vous remercie pour moi et du passé et suis toujours tout à vous bien affectueusement.

» Comte DE GOBINEAU (1) ».

Cette fois encore, le brave Keller lui répond qu'il se met à sa disposition. Et Gobineau de lui envoyer une lettre émue : « Je reçois votre lettre du 13 et je ne sais comment vous exprimer ma gratitude. Il est impossible d'être plus touché que je ne le suis de votre amitié. Je tiens beaucoup à cet *Aufsatz* et j'aurais été désolé qu'il ne pût paraître dans sa forme allemande. C'est à vous que je le devrai ». Mais Gobineau comprend que la raison invoquée par Ulrici n'était pas la vraie et, distraitemment, il découvre son jeu, en ajoutant : « J'ai réfléchi qu'il était peut-être inutile de vous envoyer tout le manuscrit français, ce qui sera encore long à recopier. Peut-être suffira-t-il de vous faire parvenir les passages qui ne vous paraîtront pas clairs dans l'allemand. Si, donc, après une première lecture vous m'indiquez ses numéros des paragraphes que vous souhaitez, il sera plus aisé de vous les faire tenir de suite. J'avoue que je ne crois pas qu'ils loient très nombreux parce qu'il ne s'agit pas, comme vous le verrez, d'un style très métaphysique (2). »

Nous n'avons point la réponse de von Keller à cette lettre. Du moins comprenons-nous, d'après une lettre du 13 avril 1867 de Gobineau à von Keller, que celui-ci exigeait l'envoi de tout le texte français. Autrement dit, qu'il fallait refaire de près, à la lumière de l'original, la traduction allemande de l'auteur. Nous apprenons aussi que Hermann Ulrici invoquait encore d'autres raisons pour ne pas publier l'*Aufsatz*. Gobineau dit dans cette même lettre : « Je comprends très bien l'objection du Dr. Ulrici quant à la longueur comparée des trois parties et cela peut être gênant pour une revue ». Or, justement, il ne comprenait pas; s'il avait compris, — ou s'il avait voulu comprendre, — il n'eût pas tant insisté pour imposer sa collaboration à la *Zeitschrift*. Gobineau ajoute : « Mon avis est de laisser subsister les divisions de l'ouvrage telles qu'elles sont... mais en revanche, je vous donne toute autorisation possible de couper en deux ou en trois morceaux, suivant que vous le jugerez plus convenable, la publication elle-même. Mettez les coupures comme il vous plaira (3). » Cette lettre était accompagnée de presque toute la moitié de l'original. Le 11 mai Gobineau envoie à von Keller le reste. Il lui rappelle à nouveau qu'il peut, pour son étude, agir à sa guise. « Mais comment vous témoigner jamais combien je sens la peine que vous prenez pour moi et la vivacité de ma gratitude (4)? » Le 8 juin il exprime encore sa « profonde gratitude » à von Keller qui, soit dit en passant, la méritait largement, et il ajoute : « Mais, enfin, j'espère que le résultat sera digne de vous et que le Dr. Ulrici se montrera satisfait après une intervention de la valeur de la vôtre (5). »

De cette « intervention de la valeur de la vôtre », Gobineau n'attendait pas tant un texte allemand lisible que la prompt insertion de son *Aufsatz* refusé. On ne pouvait pas secouer plus délicatement le professeur de Tubingue. Le 22 août, une autre lettre à von Keller : « ... Je vois avec un plaisir extrême que, grâce à vous, mon travail marche vers sa naissance, c'est-à-dire son apparition dans la revue de Fichte. C'est pour moi un plaisir sans égal et la satisfaction d'une ambition véritable ». Et pince-sans-rire, ou — qui sait? — peut-être naïvement, il ajoute : « Je ne sais pourquoi le Dr. Ulrici me donne la sensation d'un homme peu bienveillant pour moi. J'ai tort sans doute, car je

ne l'ai jamais ni rencontré ni offensé; mais il me semble voir (à travers un nuage, sans doute et probablement trompeur) quelque chose qui ne marche pas droit de ce côté-là ». On se frotte les yeux à lire ces lignes. Gobineau était-il à ce point aveugle, ou croyait-il vraiment les autres si simples? Néanmoins, notre auteur ne paraît pas très rassuré sur le sort de son *Aufsatz*. Aussi continue-t-il : « Dans tous les cas, je pense justement que grâce à vous et au professeur Fichte, j'en viendrai à mon honneur (1). »

Au mois de septembre, l'espoir renaît en Gobineau. Il croit presque à la parution de son étude. Il informe sa sœur : « J'attends la publication de mon livre de philosophie allemand qui va paraître à Leipzig en ce mois-ci ou le mois prochain (2). » Pourquoi à Leipzig, puisque la *Zeitschrift* s'imprimait chez Ed. Heynemann, à Halle?

Cependant Ulrici se défendait comme il pouvait. Le 27 décembre, le ministre de France à Athènes attendait toujours. Il écrit à sa sœur : « J'attends vers le mois prochain mon livre allemand sur les *formes individuelles*. J'y attache beaucoup d'importance et ce sera, pour moi, une des choses considérables que j'aurai faites (3). » von Prokesch-Osten n'est pas non plus oublié. Le 21 janvier 1868 Gobineau lui dit dans une lettre : « J'attends la publication allemande de mon travail sur les *existences individuelles* et on m'écrit de Paris que le texte français sera lu à l'Académie des Sciences par M. Chevreul (4). »

Le lendemain, Gobineau écrit à von Keller : « Je n'ai pas reçu quoi que ce soit du Dr. Ulrici... Je ne serai cependant pas fâché quand cela sera arrivé à son terme ». Dans la même lettre il informe von Keller qu'il a demandé à Ulrici des tirés-à-part de son étude (5). Et le 23 janvier, à sa sœur : « Je suis dans l'attente. Mon livre sur les *Individualités* va paraître à Leipzig en allemand. Il devrait déjà être paru puisque à la fin de décembre une partie était imprimée. D'autre part, M. Chevreul me fait dire qu'il veut communiquer lui-même la version française à l'Académie des Sciences et cela ce mois-ci. Je suis heureux de savoir ce que l'on dira d'une doctrine qui, certainement, est neuve dans ses points principaux (6). »

Mais, à notre connaissance, le grand chimiste Chevreul n'a jamais donné lecture de la « version française » et c'est pourquoi, sans doute, l'on n'a rien dit en France de cette doctrine.

Au commencement de 1868 Hermann Ulrici finit pourtant par se rendre. von Keller s'empresse d'apprendre à son ami, l'Excellence française, que la première partie de son *Aufsatz* vient de paraître dans la *Zeitschrift*. Le 15 février Gobineau lui répond : « Je reçois votre excellente lettre... et j'éprouve une grande joie de voir *die Abhandlung* publiée en partie. » Mais déjà Gobineau pense à l'avenir. Il n'a rien compris à l'opposition d'Ulrici. Il voudrait connaître, écrit-il, l'impression que son étude va produire et surtout « ce que le Dr. Fichte en pensera; parce que c'est un noyau auquel doit se rattacher, dans ma pensée, sous forme de *Scholies*, une série de développements indispensables pour compléter le système et indiquer d'autres applications (7) ». Il prépare déjà le terrain pour de futures *Abhandlungen* philosophiques.

Le 7 juillet, de Képhissia, Gobineau écrit à Keller : « Je n'ai pas reçu encore mon *Aufsatz*. Le Dr. Ulrici ne m'a rien envoyé. Je suis, cependant, bien désireux de le voir. Croyez-vous que

(1) *Briefwechsel*, pp. 45-46.

(2) *Briefwechsel*, p. 47.

(3) *Ibid.*, pp. 47-48.

(4) *Ibid.*, p. 48.

(5) *Ibid.*, p. 49.

(1) *Briefwechsel*, pp. 50-51.

(2) Ms. 3520, pièce 61.

(3) 27 décembre 1867, Ms. 3520, pièce 63.

(4) *Correspondance entre Gobineau et Prokesch-Osten*, p. 317.

(5) *Briefwechsel*, p. 55.

(6) Ms. 3520, pièce 64.

(7) *Briefwechsel*, p. 57.

si j'envoyais une photographie de la *Nuit et de l'Amour* (1) au Dr. Fichte, cela aurait de l'intérêt pour lui? Je voudrais de toutes manières lui montrer la vénération que j'ai pour lui et qui est bien réelle. L'*Anthropologie* est un des plus beaux livres que je connaisse (2). » Au fond, Gobineau doutait encore de la publication de son *Aufsatz*. Mais une nouvelle lettre de von Keller le rassure. S'il n'a plus de doute sur l'insertion de son étude, il désirerait vivement voir — voir de ses yeux — cette première partie imprimée. Mais Ulrici se venge comme il peut. Il ne donne pas signe de vie : ni lettre, ni revue, ni tirés-à-part. Le 24 juillet Gobineau revient à la charge : « Ulrici ne m'a rien envoyé du tout. Si vous pouvez l'y décider par vous-même ou par le Dr. Fichte, je vous en serai bien reconnaissant. En tout cas, j'écris moi-même, aujourd'hui, audit Ulrici pour le remercier et lui demander de m'envoyer ici par la poste une dizaine d'exemplaires (3). »

Mais ledit Ulrici ne veut pas entendre raison. Dans une lettre du 14 août 1868 Gobineau fait savoir à von Keller qu'il a bien reçu la seconde et la troisième partie de son *Aufsatz*. Il lui demande de lui procurer la première partie. Et un mois plus tard : « Mais je n'ai pas la première partie, je suis comme un corps sans tête? Pensez-vous que je doive écrire pour cela au professeur Ulrici qui me paraît vraiment féroce? » Un mois plus tard encore : « Mais pourriez-vous y joindre les premières parties? Sans cela que puis-je faire des deuxième et troisième? Faut-il que j'écrive à Ulrici (4)? »

Ulrici s'est vengé de l'indiscrète insistance de l'ami de von Keller, — d'une manière assez lourde, on en convient. Du moins, Gobineau finit-il par connaître les vrais sentiments d'Ulrici à son égard, si auparavant il ne les avait pas soupçonnés suffisamment. Mais le professeur de Halle sera payé de retour, si j'ose dire, de sa férocité. Car l'histoire de l'*Aufsatz* a un épilogue.

Automne 1870. Gobineau vit avec sa femme et sa fille au château de Trie-en-Vexin, sous l'occupation saxonne et prussienne. Sa situation pécuniaire ne doit pas être des plus brillantes. Aussi demande-t-il à von Keller de lui trouver du travail rémunéré dans les périodiques d'outre-Rhin. Il pense aussi à son *Aufsatz* : « Je n'aurais jamais pensé au prix du travail dans la *Fichte's Zeitchrift*. Mais si vous pensez que cela soit possible, les temps sont tels que je le recevrai volontiers. En ce cas, demandez-le pour moi et quand vous l'aurez, vous m'avertirez. Je vous indiquerai le moyen de me le faire parvenir (5). »

On devine facilement la colère d'Ulrici. Voilà, certes, à quoi il ne s'attendait pas. Lui faire payer cette étude après l'avoir forcé de la publier! Néanmoins, 18 *thalers* ont été versés à von Keller, qui devait les faire tenir à Gobineau. Le brave professeur de Tubingue, inquiet du sort de son ami français, lui en mande la nouvelle. Mais Gobineau ne paraît pas pressé outre mesure. On est le 6 mars 1871. Il écrit à von Keller : « Mille et mille remerciements de toutes les peines que vous vous êtes données pour moi. Gardez-moi les 18 *thalers* jusqu'à ce que je vous les demande (6). » Il les lui demande, en effet, quelque dix-huit mois plus tard. Il était à ce moment ministre de France à Stockholm.

Descendant d'Ottar Jarl, pirate norvégien, le comte Joseph-Arthur de Gobineau était un homme pratique (7).

A. B. DUFF.

Docteur ès lettres et philosophie.

En quelques lignes...

La tour Eiffel répétitrice

Pour les petits cancre, pour les fruits secs demeurés en carafe au bachot, il y avait jusqu'ici ce qu'on appelait « des fours à chauffer les candidats ». Des fours pour les fruits secs! La métaphore se soutenait. Pauvres potaches! Tandis que les frères plus heureux, les sœurs insoucieuses barbotaient dans la mer ou dans le vert, eux, au plus fort de la canicule, traduisaient Virgile, s'initiaient aux périodes de la guerre de Trente-Ans et au matabolisme des équations du second degré.

— Ah! mon gaillard, avait dit le père, puisque tu ne veux pas te mettre au pas, je te ferai dresser par un spécialiste. Car, je n'en démords pas : il faudra que tu sois bachelier en novembre!

La peau d'âne mérite-t-elle deux mois de prison en été? Cette peau de chagrin qui ouvrait toutes les portes officielles avant la guerre est devenue bien étrécie et illusoire. Et puis, entre nous, y a-t-il tant de différence, au point de vue intellectuel, entre un bachelier et un recalé? Il y a l'épaisseur de la chance.

M. Mandel, qui veille sur la tenue des facteurs, en France, eut, en juillet dernier, une pensée de charité pour les recalés. Tout le monde ne peut pas se payer des précepteurs ou même le four à bachot. Il y a la crise. Sans doute, les stoïques décrètent qu'ils travailleront seuls. L'enfer est pavé de bonnes intentions et les chambres de potaches tapissées de programmes méticuleux et de portraits de stars. On ouvre le livre. Mais l'on est fasciné par l'étoile. On lâche le stylo pour la cigarette. Point de surveillants! Qu'elles sont légères les consignes qu'on s'inflige à soi-même!

Pendant ces vacances dernières, deux fois par jour, il y eut le répétiteur, ou plutôt M^{me} la Répétitrice. C'était la tour Eiffel. Exacte, fatale, à l'heure de l'Observatoire, elle récitait sa cantilène pédagogique. Tant pis si elle surprenait le petit recalé dans son lit, dans sa baignoire ou dans sa cuvette! De gré ou de force il lui fallait avaler le pain quotidien du programme.

La méthode est ingénieuse et démocratique. Et il est bien juste que la T. S. F., qui répand tant de vaines sonorités, de borborygmes et de sottises, serve à quelque chose. Mais, il y a les chauffeurs de fours à bachot qui, eux, n'ont pas été contents. Grâce aux fruits secs, chaque été, ils faisaient leurs orges. Ainsi va le monde. Ce qui arrange l'un, déranger l'autre...

Statufions les cuistots

Un de nos confrères français dénonce avec indignation le projet d'un monument à Escoffier, « cuisinier d'un roi et roi des cuisiniers » en son vivant. Car, on le sait, cet illustre fricasseur lâcha, l'an dernier, la queue de la poêle.

La lamentation du spirituel journaliste est abondante :

— Où allons-nous? dit-il. Une statue à un cuisinier? C'est accorder trop d'importance à ces artistes de la gueule! Le ventre ne l'emporte-t-il déjà pas assez sur la cervelle? Au reste, ces cuisiniers de palais et de palace l'ont assez légère, la cervelle. S'ils se montrent intrépides au feu des fourneaux, hors de leurs cuisines ils ne brillent guère. Ces aigles deviennent des serins!

manifestations de la vie individuelle, du comte de Gobineau (texte français inédit et version allemande) qui paraîtra, cet hiver, chez Desclée, de Brouwer et Cie, à Paris.

(1) Deux bustes que Gobineau venait d'achever.

(2) *Briefwechsel*, p. 66.

(3) *Ibid.*, p. 67.

(4) *Ibid.*, p. 74.

(5) *Ibid.*, p. 94.

(6) *Briefwechsel*, p. 96.

(7) Cet *Historique* préfacera la publication du *Mémoire sur diverses*

Notre confrère exagère. Je sais de prestigieux cuisiniers et de gaillardes cuisinières qui n'ont pas, comme on dit, le bec cousu. A l'office comme à la salle à manger, on ne les prend pas sans vert; l'alacrité de leurs propos égale le brio de leurs sauces piquantes. Et puis quand bien même ils se trouveraient inférieurs au salon? Est-ce là leur place? Chacun son métier!

Le célèbre Gluck faisait crever de rire, par ses germanismes et son accent tudesque, les courtisans de Marie-Antoinette. Ne disait-il pas à la reine: « Je trouve Votre Majesté plus grosse. » Il voulait dire: « plus grasse, plus embellie ». Elle, spirituellement, arrêta la rumeur impertinente des gens de cour: « Monsieur Gluck, causez nous au clavecin, je vous prie! »

La royale boutade ne pourrait-elle servir pour les cuisiniers à prétentions littéraires, et qui font de la rhétorique au lieu de blondir les fritures et de lier les coulis? « Mon ami, laissez le stylo et l'écritoire! Prenez la lardoire et la cuillère à pot »!

Cet Escoffier, auquel des ventres reconnaissants veulent ériger une statue, eut plus d'influence, peut-être, qu'on ne l'imagine sur la destinée des peuples. Il était le cuisinier favori d'un puissant roi. Malgré les révolutions et les constitutions, les sujets sont souvent à la merci de l'humeur de leur souverain. Et d'où provient cette humeur? De la politique? De la philosophie? De la Constitution?

— Oui, bonnes gens! de la constitution du roi.

Selon qu'il est dévoyé ou dur à la détente, un chef se montre libéral ou tyrannique. « La tripe mène le monde », a dit Rabelais, bouffon de génie. Nous assistons chaque jour à ces vicissitudes dans nos modestes sphères familiales. De l'humeur du patron dépend celle de la maison. C'est la cuisine et la soupière qui, en définitive, orchestrent la vie.

Il est donc équitable, en un temps prodigue en statues, qu'Escoffier, qui régna sur l'estomac d'un roi, soit pétrifié sur une place.

La chaîne de la prospérité

Il ne s'agit pas, comme on pourrait le croire, d'un expédient de miséreux aux abois par suite de la crise. Nos prometteurs de lune n'ont rien inventé. Déjà, Benjamin Franklin avait songé à ce moyen d'enrichir ses semblables. Voici ce qu'il écrivait à un jeune Anglais:

« Je vous envoie, ci-joints, un Ion de cent louis d'or. Je n'ai pas la prétention de vous donner cette somme en cadeau. Ma seule intention est de vous la prêter. Quand vous retournerez dans votre pays et dès que vous aurez trouvé un autre homme aussi honnête que vous et qui, placé dans les mêmes conditions que celles où vous êtes actuellement, me les rembourserait, prêtez-lui la même somme en le priant de faire à son tour la même opération. J'espère que, de cette façon, les cent louis d'or pourront passer à un nombre infini de personnes avant qu'un brouillon n'arrête la combinaison. C'est un tour de mon invention pour chercher à aider le plus de monde possible avec un minimum de fonds. N'étant pas assez riche pour me permettre de faire beaucoup de bien en une seule fois, je dois user d'astuce pour tâcher d'en faire beaucoup à peu de frais. »

Et voilà qui part certainement d'un excellent naturel! N'empêche que Franklin raisonnait plus intelligemment sur la chute des pommes que sur la cueillette des « poires »!

■ N'importe! Il ne croyait pas à l'escroquerie des « chaînes ». A-t-il prévu que son procédé de roulement sans fin servirait à faire pression sur les gouvernements pour déclencher, en haine d'un système politique, une conflagration universelle? On sait, en effet, que le Front commun organise des pétitionnements sous forme de « chaînes » pour l'application des sanctions, de toutes les sanctions, à l'Italie de Mussolini.

Pour l'épithaphe d'un magister

On annonce la mort d'Antoine Albalat, lequel eut en son temps une certaine réputation dans le cercle des maîtres à écrire. Ne se flattait-il point d'enseigner en vingt leçons l'art difficile de l'écriture? D'autre part, il avait inventé une méthode d'apprentissage qui consistait à proposer en exemples les corrections manuscrites des grands écrivains. Des fac-similés paléographiques reproduisaient les pattes de mouche de Bossuet, les « placards » de Balzac. L'aspirant s'instruisait chez les maîtres. Au lieu de répéter la leçon de Boileau:

Vingt fois sur le métier...

Il pénétrait aux arcanes mêmes du métier.

Les professeurs de langue française sont à peu près tous de l'avis d'Albalat. Pour la plupart d'entre eux, le premier jet est méprisable. L'élève doit raturer, figoler, « policer », comme disait l'autre en songeant au vers de *l'Art poétique*. Et l'on a vu des magisters exiger le brouillon d'une rédaction, ce brouillon qui doit témoigner, par le nombre et la saleté des repentirs, de ce que l'on continue d'appeler, après Albalat, le travail du style.

Il ne faut rien exagérer. Le style — le vrai — est aussi affaire de tempérament. S'il peut être dangereux de se fier au premier jet, il reste qu'un travail de refonte méthodique risque d'affadir l'expression, de noyer l'idée. Et l'on citerait pas mal d'écrivains hypercorrects qui eussent gagné à se montrer plus drus, plus alertes, moins pomponnés. Qui se chargera d'écrire, en guise de réplique au manuel d'Albalat: « L'écueil du style, enseigné par les corrections manuscrites des trop dociles élèves de Boileau »?

Au Royaume des Enfants

L'Exposition a sa poésie et ses coins tout particulièrement lumineux. Comme une volière où chantent des oiseaux de paradis apparaît le « Royaume des Enfants », non loin de l'entrée Charlotte.

Les personnages enchanteurs et fantastiques des contes de la Mère Oye font la ronde autour d'une invitation en lettres couleur de ciel: « Ici, Bébé! » Par la porte de verre, l'on aperçoit les lits blancs de la nursery, des petons qui gogotent, des petites mains qui s'affairent, la coiffe des nurses, la frise de la salle de jeux, des fleurs dans le vase, les poissons rouges dans leur bocal. Les mamans peuvent déposer là, pour toute la journée, leurs petiots et s'en aller visiter les pavillons avec la certitude qu'elles laissent derrière elles la meilleure part d'enchantements.

L'idée de préserver les enfants des courses fatigantes à la remorque des grands, de les vouer aux plaisirs et aux amitiés de leur âge dans un royaume construit à leur taille et où ils soient chez eux, est assurément fort jolie. Les adultes imaginent trop volontiers qu'ils doivent inculquer aux petits le sens de leurs propres joies... ou de leurs agitations. Cependant le bonheur enfantin n'existe pas en dehors d'un univers libre et presque exclusif, où ne pénètrent ni censeurs ni intrus.

Il faut croire aux symboles. On a bien fait d'installer un « royaume », non une « garderie ». Du reste, la royauté des petits ne signifie ni domination, ni abus, mais égalité dans les joies, élan dans le compagnonnage. Pendant que les poupons se racontent en leur patois les douceurs des langes frais, les clartés des petits doigts dans la lumière, leurs aînés se donnent à corps perdu à toutes les ivresses du jeu. Le carrousel les entraîne, le basket-ball les passionne, la balançoire les grise... ou leur fait tourner le cœur.

Et il y a, pour encadrer leurs rêves, des parterres de fleurs, des

pigeons blancs qu'on apprivoise et qui se nourrissent de sucre à deux sous le paquet. On chercherait en vain dans toute l'Exposition spectacle plus ravissant, meilleur à l'âme, que ce royaume des sourires et des bénédictions.

Bronzage en pots

Qu'avez-vous emporté, mesdames, pour le bronzage sur la plage? Car, c'est la mode. Il faut revenir de la mer, bronzé comme des truffes. Que les temps sont changés! Nos grand'mères, pour aller à la messe, s'emmitouflaient de voilettes, s'ombrageaient de chapeaux bergère, d'ombrelles froufrouantes. Elles redoutaient le hâle, comme un stigmate démocratique. Brunir, c'était enlaidir. C'était sortir de sa caste! Il fallait garder un teint de lis, de rose et de lait. Leurs petites-filles, elles, rivalisent de noirceur. C'est à qui rapportera de la plage le chagrin le plus marocain. Sur la côte d'Azur on va se boucaner! Et l'on se fait gloire d'égalité, par le nombre de l'épiderme, une reine équatoriale.

Ce boucanage esthétique est-il salutaire ou contraire à la santé? Comme toujours, il y a deux écoles: Hippocrate dit « oui » et Galien dit « non. »

— Rien de dangereux, déclare le docteur Tant-Pis, comme ce passage subit de l'ombre à la lumière, de la toilette de ville à celle de la plage, c'est-à-dire de la robe à la peau. Il faudrait une gradation, une adaptation, une acclimatation. Ces stations au soleil, avec la réverbération de la mer, peuvent occasionner des troubles graves, et surtout échauffer les cervelles. Mais c'est si peu de chose, disent les hommes, chez les femmes!

— Gardez vos anathèmes et vos épigrammes, réplique le docteur Tant-Mieux. Le soleil est le père de la vie. Il fait épanouir les roses et les femmes. Rien de sain comme d'employer ses vacances à emmagasiner, sur son corps, jeune ou vieux, de la lumière et de la chaleur. Ce sont là de bonnes réserves pour les interminables hivers, pluvieux et brumeux.

La vérité doit se tenir entre les deux thèses. Mais il n'est pas donné à tous et à toutes d'aller se bronzer sur la Côte d'Azur, d'Argent ou d'Émeraude. Le bronze revient au poids de l'or. Sans doute l'uniforme ne coûte pas cher. Mais il y a les hôtels, les cocktails, la roulette et autres accessoires. Voilà pourquoi un chimiste avisé a découvert une crème qui bronze à domicile et en très peu de temps. Madame s'en frictionne et aussitôt toutes ses blandices disparaissent. La colombe est devenue corbeau. Bien entendu, elle se garde de donner la recette.

— D'où sortez-vous, mon cher cœur? Vous êtes noire comme la reine de Saba. Comme vous avez dû vous amuser sur la plage!

Au fait, madame ne sort pas de l'océan, ni de la Méditerranée, comme Vénus, mais d'un pot.

ABONNEMENTS A L'ÉTRANGER

Le prix de l'abonnement pour l'étranger est fixé comme suit :

I. — Pour le Grand-Duché de Luxembourg	17 belgas
II. — Pour le Congo belge	25 belgas
III. — Pour l'Albanie, Algérie, Allemagne, Argentine, Autriche, Bulgarie, Congo français, Côte d'Ivoire, Espagne, Estonie, Ethiopie, France, Gabon, Grèce, Guinée française, Haïti, Hongrie, Lettonie, Maroc, Martinique, Mauritanie, Niger-Oubangi-Chari, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Réunion, Roumanie, Salvador, Sarre, Sénégal, Serbie, Croatie et Slavonie, Somalis, Soudan, Tchad, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Tunisie, Turquie, Uruguay, Républiques Soviétiques Socialistes, Brésil, Égypte, Mexique, Equateur	25 belgas
V. — Pour tous les autres pays	28 belgas

La jeunesse française d'aujourd'hui⁽¹⁾

II

Si nous observons la jeunesse française dans ses manifestations politiques, nous constatons avec surprise que cette diversité des partis, de l'extrême-droite à l'extrême-gauche, possède une première unité, négative, mais d'une importance capitale. La jeunesse française de dix-huit à vingt-cinq ou trente-cinq ans n'est plus attachée au régime politique actuel de la France. Divisée de cent manières sur les remèdes, elle est unanime sur le diagnostic du mal: tout entière, villes et campagnes, bourgeois et ouvriers, étudiants et prolétaires, elle attribue notre crise et notre inquiétude, à nos maladies non seulement françaises mais universelles, au système démocratique, libéral et parlementaire, issu de la Constitution de 1875 et remontant, pour ses grands principes, à la Révolution de 1789.

On ne veut plus de ce régime qui a rapidement vieilli et qui paraît désormais inapte à remplir la mission d'un véritable gouvernement à la tête d'un grand pays.

Chacun propose sa solution, mais tout le monde souhaite le changement. « Cela ne peut pas durer », c'est une réflexion qu'on entend tous les jours et dans tous les milieux de jeunes. Et il se passe au sein des partis politiques demeurés parlementaires un phénomène bien typique: les jeunes formations ne suivent les dirigeants qu'à contre-cœur et avec des réticences souvent exprimées à haute voix en réunion publique. On n'accepte les instructions directives des comités du parti qu'avec réserve et même de mauvais gré lorsqu'elles ont pour résultat le maintien du parlementarisme actuel.

Voilà donc, dans l'ordre politique, une unité incontestable, bien que négative.

Lorsque nous abordons le domaine économique et social, l'aspect se modifie, mais à peine, car, également ici, de l'extrême-droite à l'extrême-gauche, on se prononce, y compris les jeunes catholiques, contre le capitalisme libéral. Les divergences arrivent lorsqu'on passe aux solutions: à droite, et chez les catholiques, domine la réforme corporative; à gauche, les théories socialistes et communistes. Mais nouvelle unité puissante: un seul front se dresse pour lutter contre le capitalisme en temps que système libéral et matérialiste.

Ces deux unités font apparaître d'une manière éclatante l'inquiétude générale qui règne sur la jeunesse française et qui unifie magnifiquement ses énergies dans un double reniement: elle ne veut plus du régime politique actuel, elle ne veut plus du régime économique et social soutenu par ce régime politique. Ce double sentiment, d'une force irrésistible, emporte aujourd'hui dans sa tempête les jeunes de tous les milieux de France. Il unit le jeune garde socialiste, le jeune ouvrier catholique, le Camelot du roi, le jeune patriote, le jeune paysan, le bérêt de l'étudiant, la casquette de l'apprenti.

Et voici qu'un sentiment supérieur vient se superposer aux deux tendances, antipolitique et antilibérale: celui d'une souffrance profonde, souvent cachée ou qui n'est dévoilée qu'avec pudeur, ou qui reste souvent aussi inconsciente: la jeunesse française souffre de n'avoir aucun chef à aimer. Il ne s'agit pas de principes, mais d'un chef, d'un seul, d'un homme, qu'elle

(1) Voir *La Revue* du 20 septembre 1935.

aspire à chérir éperdument, en lui obéissant suivant le rythme d'une discipline française, intelligente, critique et librement consentie.

Les chefs des partis politiques actuels ne sont aimés et suivis qu'avec circonspection et scepticisme. Ni le jeune royaliste, ni le jeune patriote, ni le jeune socialiste, ni le jeune communiste ne croient véritablement que MM. Maurras, Taittinger, Blum ou Cachin sont les véritables chefs de la France de demain. Chefs provisoires et de transition, ils annoncent et préfigurent l'unique chef de tous. Telle est la véritable tendance, souvent inconsciente, je le répète, de la jeunesse française, mais qui fait son admirable unité d'aujourd'hui.

Cette unité correspond, d'autre part, à des dons positifs qui émanent des richesses morales accumulées durant les siècles d'unité politique, économique, linguistique et sentimentale qui ont fait de la nation française, nation la plus diverse dans ses origines, la plus une dans son expression.

Notre jeunesse possède dans son intégrité cette qualité, éminemment française, du goût pour le travail, qui assure la dignité personnelle et l'indépendance matérielle et morale.

Cette passion du travail, elle constitue la chaîne sans rupture qui unifie notre jeunesse.

Unité sacrée dans le travail, unité sacrée dans la dignité. Ce sentiment de dignité et d'indépendance personnelle, le moindre gamin de France le possède. Il fait partie intégrante de la psychologie nationale des jeunes. Ce sentiment de force, de respect de soi-même, de fierté des droits et des pouvoirs de son âge, le jeune Français en est imprégné plus que jamais peut-être dans notre histoire. C'est là un phénomène commun à toutes nos classes sociales et qui se résout dans la conscience très nette d'une « mission » qu'il incombe aux jeunes générations d'accomplir et que leurs pères n'ont pas su remplir.

Le sérieux des réunions et des propos tenus par les jeunes Français d'aujourd'hui surprendraient ceux qui continuent à qualifier la France de nation légère et superficielle. Certes, le sport pur tient une place importante dans les préoccupations des jeunes, mais s'ils sont nombreux sur les stades, ils suivent avec une passion presque égale les meetings politiques et sociaux, où, bien souvent, ils interviennent maintenant pour exposer leurs points de vue avec une flamme non exempte de raison. Les jeunes paysans eux-mêmes ne sont plus à l'écart du mouvement et entre la jeunesse des villes et celle des campagnes se crée un rythme unificateur pour le rajeunissement des institutions de l'Etat français.

Toutes nos discussions, parfois orageuses, sont dominées en outre par deux moteurs qui marquent bien l'unité morale de la jeunesse française et qui ressortent d'ailleurs de la tradition séculaire de la France elle-même.

La jeunesse d'aujourd'hui est passionnée de justice sociale, à l'image de la nation elle-même dont l'histoire pourrait fort bien, et sans solliciter les faits, se traduire par un effort constant, tenace et quelquefois terrible et sanglant pour une justice plus humaine à l'égard de tous les citoyens sans exception. Il n'est pas rare, maintenant, de voir de jeunes bourgeois, de jeunes intellectuels, des fils à papa, comme on dit, se rapprocher fraternellement de leurs frères ouvriers et exiger de l'Etat des conceptions sociales nouvelles et des méthodes neuves qui assurent à l'ensemble de la nation non seulement le pain quotidien, mais la sécurité d'une existence normale et digne d'un grand pays.

Ces jeunes gens ont ainsi dépassé le stade de leurs pères qui raisonnent encore par compartiments politiques.

Droite, centre, gauche — alors qu'eux-mêmes aspirent à s'évader de ces classifications où ils étouffent. Ils sentent que

beaucoup de gens, dits de droite, parmi leurs aînés, confondent volontairement ou inconsciemment patrie et capitalisme, et ils ne sont souvent antipatriotes que parce que c'est là, à leurs yeux, le meilleur moyen de combattre le capitalisme déguisé en nationalisme. Ils sentent aussi que beaucoup de gens de gauche ont raison de réclamer une réforme sociale et ils seraient de gauche si les partis socialistes et communistes n'affichaient des sentiments internationalistes incompatibles avec l'amour et la sécurité de la patrie.

On a dit en plaisantant que le portefeuille des Français était à droite et leur cœur à gauche. Eh bien, je crois qu'à l'heure actuelle les jeunes générations ont mis leur cœur et leur portefeuille vide du même côté, un troisième côté, qui n'est ni de droite, ni de gauche, quelque chose comme une troisième dimension politique en train d'émerger de l'espace.

Oui, pour cette réforme capitale de nos mœurs sociales et politiques l'unanimité se fera aisément lorsque le chef de cette troisième dimension sera apparu sur l'arène nationale. Il trouvera autour de lui, ce chef, des jeunes Français assoiffés d'ordre et de certitude. L'esprit politicien représente aux yeux des jeunes l'esprit d'incohérence, d'indécision, de mollesse, d'incrédulité. Ils luttent, eux, pour un esprit d'enthousiasme, de décision, de virilité dans l'action. C'est une jeunesse très originale qui monte sous le ciel de France.

Ces éléments d'unité que je viens de vous exposer se traduisent dans certaines circonstances exceptionnelles d'une manière absolue dans l'unité.

Il y a, par exemple, le service militaire, que tout Français subit en bougonnant, mais qui ne demeure pas moins l'un des meilleurs souvenirs de sa vie, car ce temps marque, mieux que l'école, le lien indestructible qui le rattache à ses camarades d'un autre climat, d'une autre race, d'une autre classe sociale. C'est, au régiment, le sommet de la fusion nationale et sa plus expressive réalité. Et c'est durant les mois passés sous les drapeaux que le jeune Français contracte, pour ne jamais désormais en perdre l'usage, l'habitude d'un certain mot célèbre qui fut prononcé à Waterloo par le général Cambronne!

Nous recevions récemment à déjeuner un éminent sénateur italien. Notre table était présidée par un membre de l'Académie française, remarquable par ses travaux sur Napoléon. Il était entouré de savants professeurs, membres de l'Académie de Médecine et de chirurgiens renommés. L'un d'eux lui demanda : « Et le mot de Cambronne, quand l'introduirez-vous à l'Académie ? » Et le célèbre académicien reconnut en souriant que le « mot » avait droit de cité au dictionnaire de l'illustre Compagnie, car, ajouta-t-il de bonne grâce, il n'est pas de vocable qui soit plus universellement répandu dans toutes les classes de la société française, dans les salons, dans la rue comme à la caserne et qui marque davantage l'unité de la nation ! »

Vous excuserez cette boutade dans un sujet aussi grave que le nôtre, mais c'est le propre de la France et des Français de traiter tout avec le sourire, comme les Grecs méditerranéens et comme saint François d'Assise qui recevaient la mort elle-même en souriant.

* * *

Ce sourire français est devenu moins vif sur les lèvres de nos jeunes camarades, et c'est un point par lequel ils sont tous frères encore. La jeunesse française actuelle est sérieuse, beaucoup plus sérieuse que la jeunesse d'au lendemain de la guerre, et même, disent les anciens, que la jeunesse d'autrefois. Et c'est exact.

Elle apporte notamment dans les manifestations civiques un sens de courage, de vigueur intellectuelle, de passion désintéressée qui n'ont rien de commun avec les bassesses de la politique élec-

torale ou les amusements des cafés pseudo-philosophiques ou littéraires. Plus qu'aucune autre génération de France, elle possède le feu sacré de la civilisation méditerranéenne qui enseigne « qu'il faut se consumer pour créer, se sacrifier pour durer », selon la magnifique synthèse de l'écrivain Gabriel Boissy, auteur de l'idée de la flamme perpétuelle sur la tombe de notre Soldat inconnu.

Il n'est pas possible de parler de la jeunesse sans évoquer nos morts.

Au lendemain de 1918, un jeune écrivain pouvait dire : « La moitié de mes amis est sous terre ». Les luttes civiques que les jeunes soutiennent dans bien des pays, et que les jeunes de France ont déjà commencées, les amèneront les uns et les autres à s'écrier peut-être aussi : « La moitié de nos amis est présente de l'autre côté des tombeaux », présente et toujours vivante pour soutenir l'autre moitié qui combat encore, jusqu'à la victoire...

Notre jeunesse de 1935 vient aussi prendre son unité dans la soif française de justice. Plus que tout autre tradition, cette tradition de justice exerce aujourd'hui son invisible présence sur les sursauts des jeunes Français. Différents et divergents, ils sont tous exactement semblables, figés, dirait-on, dans une même attitude passionnée pour crier « Justice! justice! » Il s'agit bien de justice sociale, la justice politique n'étant qu'un reflet et qu'un des aspects de la justice suprême qui est la justice envers le peuple tout entier.

Ce fut pour exiger cette justice que, l'an dernier, devant l'Europe une fois de plus étonnée, car elle croyait à l'avitissement de la jeunesse française, cette jeunesse s'est dressée en deux nuits terribles, les 6 et 12 février 1934. Je fus parmi les manifestants du 6 février et je n'ai point blâmé les manifestants du 12. Que cette position d'impartialité m'attire des réprobations et me retire des sympathies, peu importe. Elle exprime la vérité et elle marque ici un point capital en faveur de l'unité de la nation française. Je m'explique.

De nos multiples et adverses partis de droite, la nuit du 6 février ne fit qu'un seul faisceau de cœurs ardents. De nos multiples et divisés partis de gauche, la nuit du 12 février ne fit qu'un seul faisceau révolté qui, en dépit de la canaille qui l'environnait se dressait, véritablement français, épris de dignité et d'indépendance. Il avait suffi d'un sursaut national où les jeunes, par leurs poitrines, tenaient le premier plan actif, pour qu'il n'y ait plus que deux camps au lieu des centaines de clans qui, la veille, fragmentaient apparemment la jeunesse française dans l'indifférence.

De ces deux camps qui, dans le fond, se rejoignent, les policiers des vieux partis ont immédiatement tiré pour leurs basses besognes : le Front national et le Front commun, dressant artificiellement les uns contre les autres les jeunes de droite contre les jeunes de gauche, pour le plus grand bénéfice des passions électorales, des combinaisons de couloir et des omnipotences du capitalisme libéral.

Cependant, en France et hors de France, un mouvement et un homme n'ont pas voulu considérer comme irréductible, ni même comme réelle, l'inimitié entre ces deux France, inimitié qui tendrait à briser l'unité de la nation.

A l'intérieur, le mouvement des « Croix de Feu », anciens combattants et jeunes volontaires, s'est élevé au-dessus de la mêlée sacrilège et n'a voulu s'inscrire ni au Front national, ni au Front commun dans cette bataille qui voudrait faire se battre les jeunes Français entre eux.

Hors de France, en exil, une voix française, la plus anciennement et la plus authentiquement française que nous possédions, la voix mâle et courageuse du comte de Paris, héritier de nos anciens rois fondateurs de la patrie et de l'unité nationale, est

venue elle aussi, à l'étonnement d'un grand nombre, affirmer clairement et avec autorité que si le 6 février avait été le signal d'un sursaut national incontestable, les revendications des manifestants du 12 février méritaient également d'être entendues.

Auprès de la génération du Feu et du très jeune gardien des traditions de la France séculaire, les jeunes gens de 1934 trouvaient ainsi une égale sollicitude, une égale justification dans l'unité de la patrie. C'est là un phénomène que je crois devoir, en toute sincère honnêteté, livrer à vos plus sérieuses réflexions.

* * *

L'unité morale d'un peuple s'incarne dans son idéal et dans ses morts.

L'idéal de la France de jadis s'exprimait par le cri national de « Vive le Roi! »

L'idéal patriotique de la France révolutionnaire s'est traduit par le culte de la patrie, par le culte de celle qu'un poète a superbement nommé la déesse France.

Eh bien, la jeunesse française attend à l'heure actuelle, comme à l'heure inquiète chantée par la 4^e églogue de Virgile, l'incarnation en quelque sorte de la déesse France.

Que demain surgisse le jeune chef qui la représentera dans sa chair humaine, et vous verrez toute notre jeunesse l'assurer de l'amour immense depuis longtemps contenu pour celui qui résoudra le problème après lequel s'épuisent à chercher des solutions boiteuses, des chefs provisoires. Ils sont sincères, ces chefs, du moins, nous l'espérons; mais aucun d'eux ne possède cette parcelle de divinité qui fait qu'en lui se reconnaît instantanément un peuple par le cri d'acclamation que pousse ses jeunes hommes sur le passage de l'élu.

L'idéal de la jeune France d'aujourd'hui est donc un chef à aimer. Il ne s'agit pas d'une forme de gouvernement, mais sous n'importe quelle forme politique, un homme en chair et en os, en qui s'incarne la patrie et qu'on puisse soutenir dans sa tâche nationale de toutes les forces sentimentales et nationales de la jeunesse.

Mais nos jeunes de France savent aussi, car ils appartiennent au pays dont un grand poète a dit « C'est la cendre des morts qui créa la patrie », qu'une nation compte plus de morts que de vivants. Nos morts constituent les plus puissants gardiens de nos destinées, et c'est auprès d'eux que nous allons chercher secours et inspiration aux heures graves.

Eh bien, vous le savez, il est une flamme qui brûle chaque nuit sur l'un des plus beaux sommets de Paris. C'est la flamme du Soldat inconnu, sous l'Arc de Triomphe de Napoléon, où repose, seul de tous les héros nationaux, l'enfant ignoré de la nation française dans lequel se reconnaissent pourtant tous ceux qui portent une âme de France.

Tous les soirs, une main virile rallume ce feu, magnifique symbole inextinguible de l'unité de la patrie et de son éternelle jeunesse. Ce culte du Soldat inconnu est universel dans notre jeunesse, bien que diversement interprété.

Les uns y puisent l'esprit d'héroïsme civique en venant fleurir la tombe et s'y incliner : vous y verriez à certains jours, à côté des anciens combattants, tous les représentants des jeunesses nationalistes de droite, ceux que les meneurs du Front commun appellent des fascistes, et qui n'en rougissent point.

Les autres, jeunes gens des formations de gauche, le respectent trop pour en faire le symbole des intérêts d'un parti ou d'une classe. Si nos jeunes socialistes ou communistes ne s'en approchent pas souvent, c'est parce qu'ils reprochent aux égoïsmes capitalistes d'avoir, par leur trop voyantes manifestations, transformé

le Soldat inconnu en invisible gardien d'un ordre social privilégié que les classes populaires méprisent ou condamnent.

En réalité, les jeunesses de gauche — je parle toujours des jeunes et non de leurs chefs — ne méprisent pas l'Inconnu, comme le prétendent les polémistes de droite aux gages des politiciens. Comment, en effet, le peuple aurait-il du mépris pour celui qui est né dans son sein? Comment, les fils du mort viendraient cracher sur le tombeau où peut-être leur père repose? Non. S'ils se détournent de la dalle sacrée, c'est qu'ils la croient profanée : mais tous l'aiment du fond de leur âme, d'un amour attentif, inquiet, et qui attend l'unificateur national, celui qui fera se rejoindre et non plus se combattre les manifestants du 6 et les manifestants du 12 février.

Un jour viendra donc — nous en sommes persuadés — où la jeunesse entière de France, sans distinctions ni oppositions, sentira que sous l'Arc brûle le cœur même du peuple de France, admirablement personnel sous l'anonymat sublime.

La jeunesse française réclame un chef qui ne soit ni de droite, ni de gauche, mais de France. Elle puise le meilleur de sa force dans le souvenir de ses morts qui, divisés peut-être à l'intérieur, surent tous montrer une égale fermeté de poitrine devant l'ennemi qui violait nos frontières. Voilà le double sentiment d'unité qui proclame que le jeune Français de 1935 est bien digne, plus digne que jamais, de porter loin et haut le renom de la France une et immortelle.

PHILIPPE DE ZARA.

L'expédition Centre-Asie⁽¹⁾

En Afghanistan

30 juin. — Beau temps. Tub. Massage par le coiffeur-masseur hindou.

A 9 heures, breakfast. Un bon porridge, des œufs, de la confiture, et une excellente cigarette : n'est-ce pas un bon début de journée? Les Anglais savent mieux vivre que les Français ne le pensent.

Il s'agit maintenant d'organiser les groupes de montagne.

Le gouvernement des Indes estime que chaque groupe ne devrait pas comprendre plus de trois Européens, pour plusieurs raisons : moins de chances d'incidents; moins de risques de gêner la vie du pays en faisant des réquisitions. Enfin, on évite ainsi d'employer un trop grand nombre de porteurs dont la nourriture serait difficile à assurer, car pour cette traversée de 800 kilomètres en haute montagne chaque Européen nécessite au moins dix serviteurs.

Pour fixer tous ces détails, nous sommes en conférence, Haardt, le colonel Gabriel, Pecqueur, Goerger et moi. Après avoir étudié longuement toutes les questions, nous décidons ce qui suit :

L'expédition se formera en trois caravanes, qui partiront à quelques jours de distance l'une de l'autre.

La première sera dirigée par Hackin qui prendra avec lui Iacovleff, Sivel. Vassoigne les accompagnera tout en gardant sa liberté de mouvement afin de pouvoir examiner à son aise l'état de la route. Ce premier groupe nous quittera le 2 juillet.

Le second groupe, le plus important, car il comporte le cinéma et les autochenilles, commandé par Haardt, comprendra le

colonel Gabriel, Pecqueur, qui organisera le ravitaillement, Williams, Jourdan, Morizet, Gauffreteau et les mécaniciens.

Enfin, le troisième groupe partira avec moi. Je serai accompagné de Le Fèvre, Sauvage et Laplanche; nous aurons un poste de T. S. F. nous permettant de capter les messages de Goerger à Srinagar et de Point en Chine.

Ce matin le commandant Pecqueur travaille avec ardeur et précision à la formation des campings de montagne.

Nous déjeunons chez le Maharadjah. Belle demeure dans un grand jardin aux arbres centenaires et d'où l'on a de larges échappées sur le lac de Srinagar.

Les voitures reposent à l'ombre des grands arbres, sur la pelouse. Au centre d'un beau massif de fleurs flotte haut le drapeau jaune et rouge du Kachemire.

Le Maharadjah examine les chenilles, puis notre campement dans ses moindres détails. Les tentes sont encore pliées sur les remorques et les mécaniciens n'ont pas eu le temps d'enlever cette maudite poussière que nous avons ramassée tout au long des pistes. On déplie une tente. La poussière s'envole et recouvre Son Altesse, que l'on écarte précipitamment. Puis on ouvre le coffre d'un lit, rempli de poussière également. Une bouteille, quelque vingt paquets de cigarettes, une paire de vieilles bottes tombent sur la pelouse.

Les Anglais sourient.

— Vous avez des mécaniciens excellents, me dit Gabriel, ce sont de véritables ingénieurs, mais ils sont extraordinaires... Pourquoi conservent-ils si précieusement la poussière et tant de petits souvenirs?

Cette poussière que l'on voit aujourd'hui sur ce vert gazon, voilà plusieurs jours qu'on l'avait oubliée, dans cette féerie de douceur, de lumière et de fleurs, et le rappel soudain de la soif sur les pistes afghanes nous contracte la gorge.

1^{er} juillet. — Le premier groupe nous quitte aujourd'hui. Derniers préparatifs.

On pèse les yakhanes et les caisses de vivres. Les yakhanes sont des malles de montagne recouvertes de peau. Chaque porteur aura sa charge de vingt-huit kilos et les chevaux et les mulets auront une charge double. Les coolies regardent attentivement l'aiguille monter sur le cadran. Pour eux, qui graviront la montagne, un kilo de plus ou de moins cela a de l'importance. L'un d'eux fera chaque jour une cuisine primitive sur un petit fourneau où les aliments cuiront avec du charbon de bois.

Nos serviteurs hindous et les porteurs qui nous serviront pendant tout notre voyage sont encadrés par de rudes montagnards Hounzas qui nous servent de guides et de surveillants de caravane.

Ces gens du Hounza ont la fierté d'une race indépendante et saine, fortifiée par l'air pur et la lutte quotidienne.

En attendant le départ, ils rossent les serviteurs hindous.

Le soir, dans un jardin mongol, à l'ombre de grands arbres, devant un bassin clair, le Maharadjah nous offre le thé. Nous sommes venus dans les Rolls de ce somptueux seigneur qui nous confia hier avec modestie qu'il n'en possédait que quatre-vingts dans ses garages.

2 juillet. — Achats de montures pour les membres des différents groupes.

La plupart des bêtes qu'on me présente ont toutes des tares ou des vices cachés. On me fait des prix ridiculement élevés. Les maquignons du pays essaient de cacher les tares de leurs chevaux et je suis obligé d'éventer des truquages de toutes sortes; ils me ramènent certaines bêtes que j'ai déjà vues et qu'ils montrent sous d'autres noms; ils s'excusent en disant qu'ils ne se rappelaient plus me les avoir présentées.

(1) Extraits d'un ouvrage du plus haut intérêt qui paraîtra en octobre prochain à la librairie Plon, à Paris : « Sur la route de la Soie, mon carnet de route de la Méditerranée à la mer de Chine », par Louis AUDOUIN-DUBREUIL.

Je ne prends que le nombre de poneys strictement indispensable. Choix délicat, car ces chevaux ont mauvais caractère : il est vrai que les plus difficiles deviennent souvent calmes en montagne.

J'essaye tous les poneys qui me semblent intéressants.

Sur un petit cheval de Yarkand je passe un fossé, puis un talus. La bête est peureuse, fait un écart pour les tentes, un écart pour un oiseau qui s'envoie. Une auto arrive et s'arrête brusquement. Mon poney se dérobe, je le ramène. Nouvel écart ; il tombe. Je lâche vivement les étriers, mais j'ai quand même la jambe prise sous lui...

Deux messieurs s'avancent et me disent en anglais :

— Comment allez-vous ? Nous sommes désolés...

Je me brosse et leur réponds de l'air le plus aimable : « Merci, fort bien ».

13 juillet. — A 5 heures du matin, départ de Haardt avec deux autos pour Bandipour, où il retrouvera le deuxième groupe et les deux voitures, le *Scarabée d'Or* et le *Croissant d'Argent*. Là-bas est rassemblée également l'imposante caravane de porteurs, de poneys, de bagages de provisions et de pièces de rechange pour les chenilles. La ténacité de Haardt a triomphé : les autorités anglaises ont fermé les yeux sur le nombre de gens qu'il emmène.

L'Himalaya

21 juillet. *Korabgal à 2.800 mètres*. — Une vie nouvelle commence aujourd'hui, la vie d'une petite caravane.

Un nouveau moyen de transport : le cheval.

Un nouveau chemin : le sentier dont on ne peut sortir et qui vous enserme comme un étai.

Pour des jours et des semaines, la montagne.

Nous allons vivre au rythme des vieilles caravanes.

Détente et liberté d'esprit. Temps gagné sur le repos, sur le travail et sur la vie.

Nous nous éloignons de Tragbal, notre premier campement de montagne.

De beaux nuages coupent les cimes.

Descente ; il pleut.

J'ai l'imprudence de prendre un raccourci. La pluie a détrempé le terrain et mon cheval fait une glissade de six mètres. Nous arrivons au rest-house de Korabgal : une petite pièce pour quatre, un feu et du thé délicieux.

— Quelle bonne vie ! dit Le Fèvre.

— Quelle bonne vie ! répondent les autres.

Par la porte, je vois le lacet qui descend de la montagne.

Sauvage écrit. Le Fèvre tape à la machine. A tour de rôle ils se lèvent péniblement et changent de position sur leur trépied : douloureuse conséquence de leur première randonnée à cheval.

La montagne est grise. Des nuages passent.

Laplanche, béret, trench-coat, bottes de cuir, est devant son poste de T. S. F. Il écoute, l'oreille attentive. Quand il perçoit quelque chose, les bouffées de sa pipe sont moins grosses. Il tend la main vers son crayon qu'il tient une seconde. Puis il le repose.

Encore rien de la Chine (1). C'est seulement un poste de Java.

Les bouffées de la pipe reprennent, fortes et régulières, puis elles cessent soudain. Le crayon redevient attentif quelques instants, mais il retombe : c'est encore un autre poste, un russe,

(1) Si le lecteur a lu le livre de Georges LEFÈVRE, la *Croisière jaune*, il se souvient peut-être qu'après le refus de l'U. R. S. S. de lui donner le droit de passage dans le Turkestan russe, l'Expédition Citroën Centre-Asie fut obligée d'étudier un nouvel itinéraire, plus au Sud par les Himalaya et les Pamirs. Ce fut surtout pour cette raison qu'avant son départ, l'Expédition se divisa en deux groupes : celui de Point, appelé « groupe Chine », devait amener le matériel nécessaire au groupe principal, appelé « groupe Pamir », parti de Beyrouth avec Haardt et Audouin-Dubreuil, pour lui permettre de continuer son voyage jusqu'à Pékin.

puis d'autres qu'on ne peut identifier, et enfin des appels de bateaux...

Les bateaux... La mer... Quel rêve pour nous autres, perdus dans la montagne, dans le plus grand massif du monde!

La machine à écrire poursuit sa chanson. Laplanche écoute toujours : rien encore.

Avant le départ de Srinagar, un télégramme de Beyrouth saisi par nous disait qu'on était sans nouvelles de Point. Depuis lors, nous n'avons capté aucun message de la division d'Extrême-Orient.

22 juillet. — Le ciel se découvre. Avant Gourais, la vallée s'élargit. Grandes prairies et beaux arbres. Ici et là, des campings. Quelques Anglais ont quitté la plaine chaude de l'Indus et sont venus dans la montagne pour faire une cure d'altitude et pêcher la truite.

Sur la piste, passent deux femmes européennes et, plus loin, un Hindou portant turban, large pantalon de toile et... jaquette. Il vient à nous, salue et annonce que le capitaine Ambler serait heureux de nous offrir un cocktail. Nous traversons la prairie au galop. Nous voici près des tentes. Nous sommes aussitôt entourés de chiens qui jappent. Un baby blond, Quintin Ambler, est accroché à la crinière d'un petit poney de montagne. Accompagnée du capitaine et de Mrs Ambler, une jeune fille s'avance : c'est miss Millward. Elle nous dit en souriant qu'elle n'a pas de domicile et qu'elle voyage sans cesse. C'est une charmante *vaga*.

Son père, le brigadier général, est depuis un mois dans la montagne où il chasse ; elle a reçu de lui une lettre il y a deux jours, mais ne l'a pas encore lue.

Il va certainement très bien, dit-elle. *It's all right...*

3 septembre. *De Kak à Kosh-Bel*. — Je pars en avant avec Williams.

La montée est facile jusqu'au col du Killik que j'atteins vers 10 heures. Nos chevaux sont très fatigués par l'altitude et soufflent difficilement.

La caravane arrive.

Halte pendant une heure. Nous sommes à 4.860 mètres. Au premier plan, à quelque distance, des névés et, au loin, la chaîne du Karakoram. Au sud, des montagnes abruptes, déchiquetées. Au nord, la vallée s'élargit et les montagnes aux formes plus arrondies ont une couleur plus chaude.

En longeant des champs de neige nous montons à 5.200 mètres. Nous sommes maintenant dans les Pamirs.

L'Indou-Kouch, l'Himalaya, le Karakoram, les Pamirs nous ont à tour de rôle offert le spectacle de leur vie minérale, chaque chaîne de montagnes ayant son caractère propre de grandeur et de rudesse.

Nous passons ensuite le col et nous débouchons dans une vallée plus large où la lumière est plus vive.

Vers midi, devant nous, au nord-est, la vallée s'étire vers la frontière russe et le col de Wakhjir. A l'est, le petit Tibet. Nous sommes au croisement des grands empires : l'Afghanistan, la Russie, les Indes et la Chine : c'est le grand carrefour de la route de la soie. Ce rond-point géographique où nous dominons tout un monde, dans la solitude des hautes altitudes, fait spontanément jaillir nos espoirs. Dans une échappée vers la plaine lumineuse une vie nouvelle s'ouvre à nous : la Chine. La nature semble vouloir nous accueillir. Pour nous dont la marche fut depuis deux mois bornée par les hauts sommets, cette lumière des larges vallées ainsi que l'accueil chaleureux des premiers Kirghiz habillés de vives couleurs semblent nous annoncer le succès.

6 septembre. *De Mintaka à Peik*. — Après une avance rapide

dans la vallée qui longe le Taghdoumbah, nous arrivons à Peik, campement de yourtes.

Dans la soirée, les Sarikolis se livrent en notre honneur à une buzkachi ou « jeu de la Chèvre ». Les cavaliers se réunissent autour d'un mouton dont on coupe la tête. C'est le signal d'une course effrénée et d'une lutte sans merci. Dans une bagarre indescriptible dont la brutalité n'est pas sans danger, les Sarikolis, montés sur leurs yaks et sur leurs chevaux, se disputent le corps sanglant de la victime.

Nous avons reçu, à titre de présent, un mouton. Nous en avons déjà reçu deux à Khosh-Bel, un à Mintaka. Aussi, nous avons beau les manger, il y en a toujours. Haardt a été obligé de prendre un gardien pour s'occuper de ces bêtes. Le pouilleux qui avait reçu cette consigne a trouvé un âne pour faire la route plus commodément. Le quatrième jour il a loué un Sarikol plus pouilleux que lui, ce qui lui permettra de ne plus rien faire en attendant que les moutons soient mangés.

10 septembre. — Depuis hier nous sommes à Tash-Kourgan, où nous avons eu la joie de retrouver Pecqueur.

Notre bivouac a été dressé au milieu d'une petite plage sèche qui borde une prairie marécageuse.

La forteresse qui s'élève devant nous est occupée par quelques Chinois qui règnent sur la population sarikole.

Ce matin, temps gris.

Par la porte de ma tente les montagnes blanches sont vaporeuses. Je retrouve les paysages et l'atmosphère des estampes chinoises.

A midi nous nous rendons à l'invitation de l'Amban, l'administrateur de la province, retranché dans son vieux fort. Nous grimpons à cheval un large escalier y accédant.

C'est notre premier déjeuner chinois.

Nous nous installons à table et le repas commence. Pour manger, bien qu'il y ait fourchettes et cuillères à côté de nos assiettes, nous prenons les baguettes, dont nous nous servons très maladroitement; d'abord, défilé de hors-d'œuvre de toutes sortes, et particulièrement des œufs pourris dont on nous vante les différents crus. Il y en a qui ont plus de cinquante ans. Puis, il nous faut goûter à chacun des trente-cinq plats qui contiennent des ragoûts variés. La plus stricte politesse exige que l'on boive le plus possible de verres d'un alcool de riz légèrement tiédi.

Pecqueur se montra notre plus fin diplomate car il réussit à dominer le chef militaire chinois en avalant vingt-cinq verres d'alcool. Hackin arriva le second du concours avec dix-huit verres. Pour ma part je n'ai pu en absorber plus de seize.

De nombreux plats de conserve de poisson nous furent présentés. Comme nous disions notre surprise de trouver tout cela ici, à plus de deux mille kilomètres de la côte la plus proche, l'Amban nous répondit que ces poissons avaient mis plusieurs années à venir jusqu'à Tash-Kourgan.

Dès la première réception, que la Chine semble belle!...

Retour : l'Indo-Chine

7 mars. Hanoï. — Nous sommes dans le golfe du Tonkin. A 9 heures nous entrons dans la rivière d'Haïphong. De la verdure sur les rives, dans les lointains : verdure et lumière présagent un pays heureux.

Le rythme d'une voiture souple et rapide est agréable sur une bonne route. J'éprouve une sensation depuis longtemps oubliée. Sur cette route d'Haïphong à Hanoï j'ai l'impression que je quitte une vie pour entrer dans une autre. Pendant des mois nous avons été, mes camarades d'expédition et moi, hors de la vie moderne. Nous étions éloignés du monde d'au-

jourd'hui, non seulement par les pays que nous traversions, mais aussi par notre mode d'existence.

Devant nous la route glisse à vive allure. Le paysage défile ses belles cultures. Nous croisons des gens bien en chair. A notre passage des femmes rient et gesticulent. Plus loin des hommes nus se lavent. Du soleil, des cultures, de la vie, de la joie! Dans mon esprit se déroulent encore, en un contraste saisissant, les scènes des pays opprimés que nous avons traversés, les spectacles des terres misérables que nous avons parcourues.

8-9 mars. — Je suis l'hôte du gouverneur général Pasquier. Il m'exprime sa joie de recevoir bientôt l'Expédition qui, après son long voyage, pourra goûter la douceur de l'Indo-Chine et rapportera en France, non seulement de belles images, mais l'atmosphère et les espoirs de cette colonie.

LL. AA. RR. le duc et la duchesse de Brabant habitent depuis plusieurs jours le palais du Gouverneur, ainsi que la vicomtesse de Landsheere, le baron Capelle. Je puis ainsi m'entretenir longuement avec le prince et la princesse de leurs voyages.

Après avoir parlé de l'Asie nous laissons nos pensées s'égarer en Afrique et dans ces pays habités par les Pygmées et les Mangbetous où Son Altesse Royale est passée en 1925, à la même époque que Haardt et moi.

Pendant ses voyages, le duc de Brabant se documente avec une grande conscience sur l'économie, la vie sociale, l'administration de tous les pays qu'il traverse.

15 mars. — Je retourne seul à Hanoï. Une pluie légère tombe et colle aux glaces de la voiture. Je distingue des paysages lavés et le long de la route des pagodes, des passants, de petites Tonkinoises aux dents noires, la tête légèrement penchée sur l'épaule.

J'entends le bruissement doux que font les pneus sur l'asphalte mouillé de la route. Je songe à Haardt installé maintenant au Repulse-Bay où il est souffrant...

A 10 heures on frappe à ma porte. C'est un télégramme : **Hong-Kong 15 — 21.10.** — *Kongol-Hanoï pour Audouin-Dubreuil. Bien reçu télégrammes 14 et 15. Stop. Forte fièvre depuis début. Stop. Aujourd'hui et demain critique. Stop. Impossible depuis arrivée trailer affaires quelconques.* — PECQUEUR.

Je me promène de long en large, songeur. Je vais à la fenêtre. Dans le jardin deux factionnaires montent la garde. Plus loin, à la grille du parc, un piquet de soldats. Instinctivement je ferme la fenêtre. Pourquoi ai-je eu spontanément ce geste irréfléchi? Est-ce pour empêcher la mort d'entrer? La mort rôde. Je fume nerveusement des cigarettes. Je m'assois à ma table. Sur une feuille de papier je fais des traits, des traits. Je ne pense ni au passé ni à l'avenir. Je pense au présent.

16 mars. — A 5 heures du matin le boy me réveille. Mon bain est prêt. Hier j'ai oublié d'éteindre ma lampe. Cette lampe allumée, les fenêtres et les portes fermées me rappellent la nuit, le télégramme.

J'ai bien dormi. Je me lève. Comme je me sens solide et que le jour commence à poindre, le jour qui amène la vie, la menace de la mort s'éloigne de mon esprit. Pourtant je ressens une inquiétude étrange.

Je saute en voiture pour rejoindre l'Expédition à Haï-Phong. La route est bonne. On marche vite.

A 9 h. 45 je stoppe auprès des chenilles alignées sur la large route qui borde le quai d'Haï-Phong. Elles sont toutes là, attendant comme elles l'ont fait souvent sur les pistes d'Asie, et hier encore à la porte de Pékin.

Où sont Point, Goerger, Le Fèvre? Pourquoi ne sont-ils pas là?

Je les rejoins. Un télégramme vient d'arriver : Georges-Marie Haardt est mort...

Un long silence.

Les chenilles démarrent. Le *Scarabée d'Or* est en tête, sans passager, conduit par son fidèle Balourdet. Les membres de la mission, silencieux, poursuivent leur pensée et la caravane semble suivre un char funèbre.

Je songe à l'arrivée à Paris, de la nouvelle de la mort de Haardt. Tandis qu'ici, en Indo-Chine, nous sommes aux premières heures de l'après-midi, Paris s'éveille. Comment pouvait-on se douter qu'il allait mourir quand l'Expédition, ayant atteint son but, était sur le chemin du retour?

Depuis des mois la mort le conduisait pas à pas.

Elle l'avait mené depuis les Pamirs jusqu'à la mer de Chine. La fatigue dans les hautes altitudes s'était abattue sur lui, diminuant ses forces et mettant à rude épreuve sa volonté, sa ténacité, son acharnement. Sa démarche était devenue plus incertaine. Ses yeux n'avaient plus leur regard ferme et il portait chaque soir sur ses traits une lassitude nouvelle. Souvent, dans les heures d'épanchement, il avouait qu'il n'avait plus la même confiance dans l'œuvre entreprise et il accusait confusément toutes choses. Il allait, comme fasciné tout de même par le but à atteindre, mais la tête moins froide et le cœur plus lourd. L'opposition de la montagne à la conquête mécanique, l'isolement hostile dans le Turkestan chinois, l'asphyxie à Tourfan, l'échauffourée de Pa-Tsé-Bolong, et puis enfin, à Pékin, les premières attaques du mal qui devait l'emporter furent autant de signes du destin. A Pékin, il était encore temps pour lui de comprendre, et de ne pas vouloir user ce qui lui restait de forces physiques en visites et en retard superflu. Il était peut-être encore temps pour lui, il y a quelques jours, d'appeler ses dernières ressources de volonté pour lutter contre le mal.

Il ne connaîtra pas la joie de l'accueil de l'Indo-Chine sur le chemin du retour. Et je me rappelle avec une précision plus grande encore les mots qu'il me répéta plusieurs fois : « Mon but, c'est surtout Pékin ». Et je lui répondais chaque fois : « Non, c'est aussi l'Indo-Chine ».

Savait-il déjà que son but serait seulement Pékin? car Hong-Kong ne fut pour lui qu'un arrêt pour mourir. Saïgon sera sa première étape après la mort sur le chemin du retour.

20 mars. — Je veux que les voitures se trouvent groupées sur le quai de la rivière de Saïgon au moment où le *Félix-Roussel* arrive portant la dépouille de Haardt. Il ne peut y avoir de plus bel hommage à rendre à mon camarade de Croisière que d'être réunis, hommes et matériel au complet, au terme de la mission, qui sera la suprême rencontre, le dernier rendez-vous du chef à son Expédition.

Tandis que les chenilles se dirigeront vers la Cochinchine, je les précéderai sur la route mandarine avec quelques voitures légères pour me rendre au pays des Moïs.

21 mars. — Les chenilles sont déjà parties.

Je fais mes adieux à M. Pasquier. Il me parle encore de l'Indo-Chine, de ses préoccupations.

L'accent de sa voix révèle chez lui un amour sincère et profond pour le pays qu'il gouverne.

Le lieutenant Brusseau m'accompagne jusqu'à mes voitures (1).

A 10 heures du soir nous arrivons dans la petite ville de Donghof qui sommeille déjà dans la nuit chaude.

Grand bungalow aux chambres confortables qui peut rivaliser avec ceux qu'on voit sur la route des Indes. Ces belles demeures pour les hôtes des passages font le plus grand honneur au gouvernement de l'Indo-Chine.

24 mars. — Au fur et à mesure de notre marche, nous avons l'impression d'entrer dans un pays nouveau; c'est encore la Chine, c'est déjà presque l'Inde.

25 mars. — Point est impatient de chasser la grosse bête.

A la tombée de la nuit, nous arrivons à notre bivouac de chasses qui se trouve à 30 kilomètres de Djiring, en pleine forêt. Il y avait autrefois, dans cette vallée que domine notre bivouac, trois petits villages dont les habitants auraient été très heureux, si les tigres tapis dans les hautes herbes aux abords des pistes avaient bien voulu les laisser tranquilles et si les éléphants, de méchante humeur, n'avaient eu la mauvaise idée de venir détruire de temps en temps leurs cases.

29 mars. — Dernière journée de chasse. La chaleur est lourde. Des nuages s'amoncellent dans un ciel brun. C'est l'annonce d'une tornade.

Dans la soirée l'orage éclate. Le vent et la pluie secouent nos cases.

Il est 9 heures du soir. Nous finissons de dîner. Après l'averse, le temps se rafraîchit. La forêt est silencieuse.

Nos tables sont éclairées par trois lanternes à pétrole. Notre guide appelle son boy :

— Combien de Moïs ici, boy?

— Trois Moïs, M'sieur.

— Pourquoi les Moïs ne sont-ils pas revenus?

— Ils ont peut-être peur du tigre.

— Alors pourquoi ne les as-tu pas gardés ici? Tu iras les chercher tout à l'heure, car il faut dépecer les singes tués ce matin. Regarde avant dans les cases s'il n'y a pas de Moïs qui dorment. Puis toi qui es courageux, tu partiras avec la lanterne à pétrole au village.

Le boy s'en va jusqu'aux cases et revient. Il nous regarde d'un air étrange.

— Qu'est-ce qu'il y a? lui demande le guide.

— Pas de Moïs dans les cases, répond-il, mais le boy-éléphant est mort.

— Qu'est-ce que tu dis? Tu es sûr?

— Je crois mort.

Delastre, notre guide et moi nous prenons nos lampes et nous allons visiter la case. Le boy gardien du petit éléphant n'est pas sur sa natte. Une corde au cou, il se balance à un tronc d'arbre de la case.

— Quel imbécile, s'écrie notre guide, mais il s'est pendu!

— Il est encore chaud, observe Delastre. Je vais lui faire des mouvements rythmiques. On pourra peut-être le sauver.

On décroche le boy-éléphant et Delastre essaie de le ranimer. Au bout de vingt minutes d'efforts inutiles, on abandonne.

Nous retournons nous asseoir près de la table. Plus nombreux que jamais, les insectes volent autour des lampes.

Les Moïs arrivent, accompagnés du boy-cuisinier, toujours courageux lorsqu'il a une lanterne à la main.

Par terre, près des voitures, des petits êtres dont les figures ont une expression humaine sont étendus, inanimés, avec des gestes de prière : les singes tués par notre pisteur. Crime inutile..

1^{er} avril. Saïgon. — Le réveil qui sonna avant l'aube chaque étape depuis un an, jette sa note douce et régulière comme amortie par la chaleur humide.

Je sens le ventilateur qui tourne dans l'obscurité et j'hésite à tourner le contact. Je pense au bateau encore très au large du cap Saint-Jacques, à lui, le compagnon de dix ans, qui ne sera pas sur le pont, mais dans la soute, enfermé, immobile.

Dans l'obscurité de la chambre, je n'entends que le souffle régulier du ventilateur. Je rêve peut-être. Haardt est-il mort?

(1) En janvier 1934 le gouverneur général Pasquier et son fidèle officier d'ordonnance mouraient ensemble dans la catastrophe de l'avion « Emeraude ».

Je tourne le contact, je suis dans la cage de ma moustiquaire. Avec la lumière, la réalité se précise dans mon esprit... Je vis. Je suis réveillé et Haardt est mort.

Eau froide, un boy apporte le café.

3 heures : Dans la nuit, la route du cap Saint-Jacques. Je conduis. Point est près de moi. Derrière, Specht et un chauffeur. Silence.

Point et moi pensons à Haardt, c'est certain.

Point soudain me demande comment sont nés nos premiers projets de voyage et de collaboration avec Haardt. Je lui en avais parlé déjà, mais l'esprit revient toujours très en arrière, quand on songe à la vie de celui qui vient de mourir.

Je lui décris à nouveau ces premiers soirs d'entretien, rue de Rivoli, dans ce salon d'où Haardt aimait à contempler la grisaille des Tuileries, ces déjeuners au début de l'été 1920 pendant lesquels nous avions commencé à jeter les bases de cette première traversée du Sahara en automobile dont j'avais tracé depuis longtemps la ligne rouge sur la carte d'Afrique.

— En buvant un vin blanc léger, j'avais initié Haardt à l'eau jaunâtre des rares puits du désert, et sous l'ombre fraîche de grands arbres je lui avais fait sentir l'infini des espaces sans ombre. Et il a désiré connaître l'effort physique, le manque de sommeil et l'aventure.

J'avais fait un disciple fervent. Plus tard, il devint un chef plein de mysticisme.

Dans le petit jour qui commence à éclairer la route, à Victor Point attentif, je continue mon récit.

Au port Saint-Jacques le pilote n'est pas encore là.

Nous avons le temps d'aller à la pointe du cap. Le vent souffle fort. Une petite tache grise à l'horizon sur une mer grise, sous un ciel gris, est-ce le *Félix-Roussel*?

Une heure plus tard nous sommes au large sur le bateau-pilote, roulés par une bonne houle. Le grand paquebot nous domine de sa masse imposante. Quelques matelots au bastingage. On saute sur l'échelle de corde, escaliers, détours, escaliers.

Sur le pont-promenade nous trouvons Pecqueur qui était loin de songer à pareille rencontre en mer.

Notre ami, rasé de frais, bien briqué dès l'aube comme tout bon officier de marine, est vêtu d'une chemise sport et d'un pantalon blanc.

— Alors, Pecqueur ?...

Et notre ami commence le récit de la tragédie de Répulse-Bay.

Une jeune femme passe près de nous, une Anglaise qui balance négligemment une raquette. Puis Pecqueur, ayant terminé son récit, me tend son rapport.

J'avais à peine fini la lecture de ce compte rendu poignant dans sa sobriété que, surplombant les rives plates de l'Indochine, nous rentrions dans la rivière de Saïgon.

Le paquebot prend de la gîte dans les virages.

Sur le large quai, peu d'animation. Le bateau semble aborder une ville morte. Mais, dominées par la masse noire du *Félix-Roussel*, nos sept lourdes chenilles paraissent maintenant minuscules. Près des voitures, les mécaniciens attendent, comme si Haardt allait leur donner le signal du départ, Plus loin, un groupe d'officiels.

Après les formalités d'abordage et de douane les mécaniciens montèrent à bord.

— Peut-on le voir, où est la chapelle ardente? demandèrent ses fidèles mécaniciens.

— Il repose dans la soute ou les règlements obligent à déposer les morts.

— Mais pourtant, lui..., dirent-ils.

Trois jours plus tard nous quittons Saïgon.

Dans les flancs du beau navire, il n'y avait pas seulement le cercueil de celui qui payait de sa vie la noble aventure qu'il avait voulue, à laquelle avec une opiniâtreté persévérante il s'était accroché malgré toutes les difficultés qu'il avait rencontrées dans l'organisation plus encore que dans l'exécution. Mais aussi toute notre force d'action, de travail, de patience et tout notre avenir d'espérances.

Lorsque nous quittons les côtes de l'Indo-Chine, l'histoire de notre Expédition n'était pas terminée. L'esprit hostile d'Asie devait continuer à tourmenter le destin de ce groupe de voyageurs qui revenait vers l'Europe.

Après avoir touché la France, la mission, qui se croyait au port du salut, subira encore le joug moral dont elle a senti la persistante pression pendant son passage dans les provinces de la Chine du Nord. Ce jeune officier de marine, beau, intelligent, courageux, doué de toutes les qualités du cerveau et du corps, compagnon de route courageux et parfait, n'a-t-il pas été la victime de là-bas? N'a-t-il pas disparu pour avoir dans une lourde Expédition fatigué ses nerfs, perdu le don de la patience dont il avait fait preuve tant de fois, et subi la loi asiatique qui veut que l'on se donne la mort quand on a jugé par soi-même que son prestige a pu, près d'un autre être, avoir été profondément atteint (1)?

Chacun de nous appartenant de près ou de loin à cette Expédition a senti peser sur lui l'infortune, les désillusions, ou d'étranges avertissements venant du lointain mystérieux.

Retour d'Asie pourrait faire un livre de tristesse et de malédiction.

Comme le Tibet sut chaque fois se venger de ceux qui essayèrent de percer son mystère en grimpant à ses flancs ou en survolant ses cimes, ainsi les forces impondérables de l'Asie semblaient vouloir nous poursuivre en faisant tomber sur nous l'adversité.

Les sages Chinois, par le don d'un fragment de leur philosophie sereine et les pieux missionnaires de Chine par la grâce de leurs prières ont éloigné sans doute de moi le « malheur ». Ainsi j'ai pu terminer ce livre qui n'est qu'un extrait de mon carnet de route, composé de six mille petits feuillets bleus, écrit chaque soir pendant ce voyage en Asie.

LOUIS AUDOUIN-DUBREUIL.

(1) Point se suicida plus tard pour un chagrin d'amour.



Fabrique de Crayons "KOH-I-NOOR"
L. & C. HARDTMUTH
 ČESKÉ BUDĚJOVICE (B. BUDWEIS)
 TCHÉCOSLOVAQUIE
M. FRUGIER
 40, BOULEVARD DE DIXMUDE Téléphone : 17.78.62
 BRUXELLES